Une dynastie de petits capitaines d'industrie face aux vicissitudes de l'histoire : les Latscha de Jungholtz (1834-1920)

A dynasty of minor industrial leaders confronted with the vicissitudes of history: the Latscha de Jungholtz family (1834-1920)

Wahre Dynastien von Kapitänen kleiner Industriebetriebe kämpfen gegen die Wechselfälle der Geschichte. Die Latscha aus Jungholtz (1834-1920)

Bertrand Risacher

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2139>

DOI : 10.4000/alsace.2139

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2014

Pagination : 275-320

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Bertrand Risacher, « Une dynastie de petits capitaines d'industrie face aux vicissitudes de l'histoire : les Latscha de Jungholtz (1834-1920) », *Revue d'Alsace* [En ligne], 140 | 2014, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2139> ; DOI : 10.4000/alsace.2139

Une dynastie de petits capitaines d'industrie face aux vicissitudes de l'histoire : les Latscha de Jungholtz (1834-1920)

L'Alsace est la région française qui a produit le plus grand nombre de dynasties industrielles. Nulle part ailleurs elles n'ont traversé les siècles avec autant de constance et de succès. Pour Michel Hau et Nicolas Stoskopf, dont les travaux sur l'industrialisation et le patronat alsacien font autorité, « L'Alsace a été, pendant deux siècles, une terre exceptionnellement féconde en dynasties industrielles. Les noms de Dollfus, Koechlin, Mieg, Schlumberger, de Dietrich, etc. sont restés célèbres. Ils sont ceux d'entreprises prestigieuses et de familles alsaciennes engagées dans la production manufacturières sur des durées séculaires : les générations se succédaient les unes aux autres, mais l'entreprise se maintenait à travers les bouleversements politiques, économiques et sociaux. ¹ » Ces deux historiens se sont attachés à expliquer cette spécificité régionale : en reconstituant le cheminement de ces dynasties jusqu'à nos jours, ils ont démontré que leur succès pouvait « se lire comme le résultat de la combinaison du développement du capitalisme avec des traditions comportementales et culturelles anciennes » ².

Ces familles, qui ne « partaient pas de rien » mais qui appartenaient « pour la plupart à des dynasties de notables municipaux », dont l'irruption « dans l'histoire industrielle ne relève pas du miracle ni de la génération spontanée ³ », ont contribué à l'industrialisation précoce de la province. Cependant, parmi les nombreuses dynasties entrepreneuriales qu'a produit l'Alsace, certaines ont été créées par un patronat de « seconde zone ». En effet, l'industrialisation a pris dès l'origine des chemins extrêmement divers. Ainsi, au dynamisme des conquérants de la « Manchester française »

1. HAU (Michel), STOSKOPF (Nicolas), « Le temps des pionniers », in *Les grandes dynasties industrielles, Les Saisons d'Alsace*, n° 56, mai 2013, p. 32.

2. DAUMAS (Jean-Claude), compte-rendu de l'ouvrage de HAU (Michel) et STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties alsaciennes*, Revue d'Alsace, t. 131, 2005, p. 544-547.

3. HAU (Michel), STOSKOPF (Nicolas), « Mulhouse, terre de conquérants », in *Les grandes dynasties industrielles, Les Saisons d'Alsace*, n° 56, mai 2013, p. 59.

répondaient les petits établissements exploités par des entrepreneurs issus de la frange supérieure du monde ouvrier dans les vallées vosgiennes. Dans le vallon du Rimbach, à Jungholtz, la société Latscha & Cie – spécialisée dans la fabrication de pièces détachées pour machines textiles – a été fondée par d'authentiques *self-made-men*, d'origine modeste et étrangers au monde des affaires, sans passé, sans réseau mais dopés par l'exemple mulhousien.

Cette étude permet d'avoir une meilleure connaissance des petits entrepreneurs qui par leur audace et leur initiative permirent l'entrée des vallées vosgiennes dans la révolution industrielle. Elle met ainsi en valeur la notion de « petits capitaines d'industrie » souvent catholiques, qui fondent et dirigent des PME modestes et surtout périphériques par rapport à la grande industrie mulhousienne : l'archétype en est la dynastie Latscha, véritable symbole de la réussite manufacturière. Les Latscha sont représentatifs de ces patrons catholiques qui n'ont rien à envier à l'esprit d'initiative des protestants. Nous sommes en présence d'industriels catholiques, qui « n'ont nullement été à la remorque de leurs confrères protestants [...] » mais dont l'entreprise est « le produit d'une sorte de petit exploit réalisé par une forte personnalité capable de saisir les opportunités au moment où elles se présentent⁴ ».

La famille Latscha donna naissance à une dynastie qui resta dans les affaires jusqu'en 1920. Elle ne dépassa cependant pas la quatrième génération, la Première Guerre mondiale tournant, dès 1915, au désastre pour l'entreprise⁵. Son cycle de vie fut finalement très court, l'histoire se terminant par la reprise de la raison sociale par la SACM de Mulhouse en 1920. Dès lors une question se pose : la trajectoire de cette petite entreprise familiale ne repose-t-elle pas sur la succession d'épreuves infligées par deux guerres franco-allemandes et les problèmes de frontière de par leurs déplacements en 1871 et 1918 ?

4. HAU (Michel), STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties alsaciennes*, Paris, Perrin, 2005, p. 63-65.

5. La lignée Latscha peut être considérée comme une dynastie industrielle puisqu'elle fut « capable de se maintenir à la tête de ses affaires sur au moins quatre générations ». Cf. CROUZET (François), « Rôle et géographie des dynasties d'affaires », *Entreprises et Histoire*, n°9, septembre 1995, p. 7.

Latscha & Cie : une « réponse aux besoins de l'industrie textile régionale ⁶ »

La création en un temps très court d'une puissante industrie textile a offert un marché de tout premier ordre pour les industries d'équipement. La croissance de ce marché accompagne celle du textile avec une forte poussée sous la Restauration. Il faut ainsi des machines à filer, des machines de préparation, des transmissions, des moteurs qui ne peuvent plus être importés en raison de la prohibition britannique. Au départ, les filateurs alsaciens se lancèrent dans la construction de machines puis il y eut une division des tâches. Jusqu'en 1840, on assiste à une vague de création de firmes spécialisées exclusivement dans la construction mécanique. En 1840, date qui marque l'arrêt du grand mouvement de création d'entreprises spécialisées dans les matériels textiles, l'Alsace représente 20 % du marché français⁷.

Les Latscha, des chefs d'entreprise d'origine modeste

Mathias Latscha, fondateur de la lignée des industriels de Jungholtz, était né en 1782 à Inzlingen, dans le grand duché de Bade⁸. Lors de son mariage le 11 février 1807 à Guebwiller, il habitait la ville depuis dix-huit mois et exerçait le métier de passementier « à la manufacture de rubanerie » de Bary & Bischoff. Son épouse, Marie Élisabeth Biechler était, quant à elle, originaire de Guebwiller et fille d'un chirurgien. Les déclarations faites devant l'officier de l'état civil entre 1807 et 1819, à l'occasion de la naissance de ses enfants, témoignent d'une activité précaire, plus ou moins éphémère et qui, en tout cas, ne garantit pas forcément un avenir et une « bonne place » dans la société : il déclara ainsi successivement les métiers de passementier, d'ouvrier de fabrique, d'apprêteur de rubans, de tisserand et d'ouvrier de soie. Mathias Latscha faisait donc partie du prolétariat manufacturier, sachant que la manufacture de rubans de Guebwiller offrait des salaires journaliers de 1,20 F en moyenne à la fin du règne de

6. Expression empruntée à Michel HAU in *L'industrialisation de l'Alsace (1803-1939)*, Strasbourg, 1987, p. 98.

7. HAU (Michel), *L'industrialisation de l'Alsace...*, *op. cit.*, p. 100-101.

8. Le prénom de son père, Durs, nous permet de supposer que le berceau de la famille était situé en Suisse et qu'elle n'a fait qu'un détour par l'Allemagne. En effet, les familles Latscha sont toutes originaires du Jura Bernois et plus précisément de La Scheulte (Schelten) lorsque l'on descend de Delémont vers Moutier. La graphie Latscha se retrouve dans le canton de Soleure mais également dans le Jura Suisse où ils sont plus connus sous la forme Lachat et Loichat. Voir Généalogie en annexes « Les alliances de la famille Latscha ».

Napoléon I^{er}⁹ et de 1,50 à 2,50 F sous la Monarchie de Juillet¹⁰. Or, ces sommes sont dérisoires et ne suffisent pas à vêtir, nourrir, élever et loger décemment une famille. Dans le premier XIX^e siècle, ces ouvriers étaient employés dans des « conditions épouvantables, génératrices de misère physique et de déchéance morale¹¹ ». Ainsi, dans son rapport de 1825, le médecin cantonal de Guebwiller tient, sans équivoque, les manufactures pour responsables de la misère des habitants de son canton : « [...] sans vêtements convenables [...] et de nourriture trop peu substantielle pour l'entretien des fonctions de la vie, que la plupart des hommes de travail pénible, et ceux travaillant en grand nombre dans les fabriques, présentant un air croupissant, enfermé, méphitique et hautement azoté ne gagnent leur vie, que pour traîner celle de langueur, insuffisante pour pouvoir résister aux influences des causes délétères permanentes, des variations des saisons, et aux effets multipliés des privations de toutes espèces, joint à ces causes sans cesse renaissantes le travail de la nuit. Cette vérité est d'autant mieux sentie, que la très grande majorité de ces hommes, qui en sont atteints, sont de la moindre classe du peuple [...] »¹². L'état de santé des ouvriers de manufacture dans la première moitié du XIX^e siècle était déplorable et la situation ne s'améliora que très lentement¹³. Par

9. Les tisserands étaient payés de 75 c à 1,50 F, les faiseurs de bas de 1,50 à 2,25 F et les apprêteurs et maîtres ouvriers de 2 à 4 F. Archives Départementales du Haut-Rhin (ADHR), 9 M 6. Enquête sur la situation économique et les établissements industriels en 1811, 1812 et 1813.

10. ADHR, 9 M 13. Enquête sur les établissements industriels (1839-1841).

11. Cf. TYL (Yves), « Les ouvriers de Guebwiller d'après les témoins du XIX^e siècle », *Annuaire de la Société d'Histoire des Régions de Thann-Guebwiller*, t. IX (1970-1972), p. 61-85.

12. ADHR, 3 X 39. Rapports annuels des médecins cantonaux au préfet.

13. Les listes de tirage de la conscription (cf. ADHR, série 1 R) viennent corroborer les rapports des médecins cantonaux. Les listes de tirage sont une source d'une inestimable qualité statistique anthropométrique et anthropologique. Y figurent non seulement les renseignements d'ordre général sur la personne du conscrit (le nom, les prénoms, la date et le lieu de naissance, le domicile, la profession ; le nom, les prénoms et le domicile des parents), la taille, les motifs des demandes de dispense ou d'exemption présentés par les jeunes gens, le degré d'instruction (à partir de 1846) mais surtout l'avis motivé du conseil de révision. Cela permet d'avoir une approche historique de l'état de santé des jeunes puisque lors de l'examen annuel des futures recrues, le médecin militaire peut prononcer des réformes pour des pathologies ou des malformations rendant inaptes au service. Les motifs de réforme peuvent être liés à la vue ou à une atrophie physique mais aussi à des pathologies qui révèlent des carences alimentaires (faiblesse de constitution, défaut de taille, goitre, hernie, rachitisme, taie sur l'œil, mauvaises dents et scorbut). La somme de ces huit motifs de réforme permet d'obtenir un taux de malnutrition. Certains motifs de réforme trahissent ainsi chez les conscrits potentiels une enfance ou une adolescence malnutrie. Les ouvriers des manufactures souffraient non seulement de malnutrition chronique mais également de très graves signes de sous-alimentation. Le rachitisme, qui révèle une avitaminose D, est ainsi le symptôme d'une misère terrible. La faible complexion et le défaut de taille étaient des signes de très grande précarité. La faible complexion ou faiblesse de constitution résulte d'une malnutrition aiguë, les individus ayant un poids évalué en dessous de la moyenne ; le défaut de taille caractérise une malnutrition chronique, les carences nutritionnelles provoquant des ralentissements,

ailleurs, la misère de la condition ouvrière était telle que, bien souvent, il était nécessaire, pour subvenir à leurs besoins, que les familles ouvrières fassent travailler leurs enfants à l'usine. Ainsi, en 1823, les fils de Mathias Latscha, François Antoine, 14 ans, et Charles I, 11 ans, étaient employés chez Nicolas Schlumberger & Cie dans la filature de coton¹⁴. Dans les filatures, ces enfants servaient d'aides, indispensables auprès des métiers. Ces derniers étaient généralement rattachés de fils brisés ou chargés de ramasser le coton de déchet ou de nettoyer les bobines. On les nommait bobineurs ou balayeurs¹⁵. En 1826, le D^r Beltz, médecin cantonal de Soultz, dénonçait déjà le travail des enfants dans les fabriques : « C'est au sortir de l'enfance à l'âge de 10 ans et moins, dans un âge où son corps devrait prendre de la vigueur et de l'accroissement, que l'ouvrier de fabrique d'aujourd'hui est emprisonné pendant 15 heures par jour, dans des ateliers où il respire un air enfermé et vicié, pour se livrer à l'excès au travail. À cet âge surtout, l'excès de travail, la vie sédentaire, l'air enfermé, une nourriture quelquefois malsaine, et souvent la débauche, pâlisent le teint, épuisent le corps et arrêtent son développement. Aussi des maladies de dépérissement, la phtisie pulmonaire, les crachements de sang, le carreau, les pâles couleurs chez les filles, par défaut de menstruation, et d'autres maladies cachectiques, sont-elles de nos jours beaucoup plus fréquentes qu'autrefois parmi la classe des pauvres du canton¹⁶ ».

Mathias Latscha est donc représentatif de cette main d'œuvre déracinée issue des zones rurales les plus défavorisées. Au début du XIX^e siècle, les manufactures de Guebwiller virent affluer « d'anciens journaliers, de petits agriculteurs, vigneron ou éleveurs de la vallée [de la Lauch] ou de la plaine proche et même du Pays de Bade, et qui ne peuvent pratiquement plus vivre de leurs activités rurales traditionnelles. »¹⁷ En misant sur ses compétences techniques, Mathias Latscha parvint néanmoins à gravir la hiérarchie

voire des troubles de la croissance. Autre pathologie qui révèle des carences alimentaires, le scorbut était un indicateur de carences graves en vitamines C ; le goitre était une hypertrophie diffuse ou localisée dans la glande thyroïde se manifestant suite à une carence en iode et qui apparaissait souvent dans les parties les plus isolées des Vosges en fond de vallée, dans des culs de sac ; la hernie pouvait être d'origine congénitale ou attribuée à un déficit en protéines animales ; les caries, principales manifestations des mauvaises dents se préviennent par une hygiène alimentaire, comprenant des denrées fermes comme la viande (protéines animales). Cf. SELIG (Jean-Michel), *Malnutrition et développement économique dans l'Alsace du XIX^e siècle*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1996 et HEYBERGER (Laurent), *La Révolution des corps. Décroissance et croissance staturale des habitants des villes et des campagnes en France, 1780-1940*, Strasbourg, PUS, Belfort, UTBM, 2005.

14. ADHR, 9 M 23. État nominatif des ouvriers employés dans les manufactures du Haut-Rhin en 1823.

15. TYL (Yves), « Les ouvriers de Guebwiller... », *op. cit.*, p. 63.

16. ADHR, 3 X 39. Rapports annuels des médecins cantonaux au préfet.

17. SCHMITT (Jean-Marie), « De la capitale seigneuriale à la Mulhouse des Vosges : origine et début de l'industrialisation à Guebwiller », *BSIM*, 4-1982, p. 94.

ouvrière. À partir de 1822, il changea de statut professionnel et exerçait la fonction de contremaître de fabrique, poste de travail mieux rémunéré, qu'il déclara encore lors du mariage de son fils aîné, François Antoine en 1832 et de son second fils Charles en 1834. Enfin, en 1836, lors du décès de son fils aîné, et en 1839, au moment du mariage de son benjamin, les mentions « propriétaire » puis « fabricant de broches » témoignent de son changement de statut social.

Contrairement aux notables de l'industrie alsacienne, les Latscha n'occupaient donc pas de position sociale avantageuse. Nous sommes donc en présence d'authentiques *self-made-men* comme le fut Antoine Herzog, fils d'ouvrier, fondateur d'un des fleurons du textile au Logelbach¹⁸. Ces *self-made-men* d'origine modeste ont su saisir leur chance au moment où elle se présentait et prendre leur destin en main.

Les Latscha, fondateurs de deux usines

Les Latscha surent profiter du processus d'industrialisation remontante, – comprenant le cycle complet de la transformation du coton mais aussi la chimie, les constructions mécaniques, etc. – qui se déclencha à Mulhouse mais aussi en Haute-Alsace et particulièrement à Guebwiller, la « Mulhouse des Vosges¹⁹ ». Détenteurs d'un savoir-faire technique, maîtrisant parfaitement les procédés, ils furent capables de répondre à la demande du marché.

Le véritable pionnier dans la famille Latscha était François Antoine, tourneur sur fer. C'était un jeune entrepreneur dynamique et audacieux (26 ans) qui prit l'initiative de se lancer dans la fabrication de pièces détachées pour machines textiles. Il est représentatif de ces dirigeants créatifs, réceptifs aux signaux émis par le marché et capable d'orienter leurs activités vers de nouveaux secteurs.

18. Antoine Herzog (1786-1861), natif de Dornach, était fils d'un simple ouvrier des manufactures mulhousiennes. Entré très jeune comme ouvrier dans la manufacture mulhousienne Dollfus père, fils & Cie, il fut remarqué par l'industriel Jean Henri Dollfus qui l'envoya étudier à Paris, au conservatoire national des Arts et Métiers. Il se perfectionna ensuite dans des centres textiles comme Bièvres et Saint-Quentin avant de revenir en Alsace pour prendre en 1806, la direction technique des filatures et tissages Lischy & Zurcher à Bollwiller, établissement fondé deux ans auparavant par un fils de Pierre Dollfus. Il fut recruté par Nicolas Schlumberger qui lui confia le montage de sa filature de Guebwiller, dont Herzog devint, en 1810, le premier directeur. En 1818, il s'associa à Schlumberger pour installer et diriger une nouvelle filature de coton au Logelbach près de Colmar sous la raison sociale Schlumberger & Herzog. Devenu seul propriétaire de cette manufacture, il la doubla d'une seconde filature en 1822, puis fit bâtir un énorme bâtiment de cinq étages en 1836. Cf. SCHMITT (Jean-Marie), « De la capitale seigneuriale... », *op. cit.*, p. 87 et « Herzog, Antoine », *Nouveau Dictionnaire de Biographie Alsacienne (NDBA) n° 16, He-Hi*, p. 1565.

19. Expression forgée par Jean-Marie SCHMITT, « De la capitale seigneuriale... », *op. cit.*

Le fils aîné de Mathias fonda, en septembre 1834, une société en nom collectif avec Jean Goebelé, graveur sur rouleaux de Guebwiller, pour fabriquer et affiler des broches propres à la filature. La société Jean Goebelé & Cie transforma un ancien foulon à Rimbach-Zell²⁰ en atelier mécanique mû par l'eau qui devait fournir cent broches affilées par jour à la filature (vraisemblablement pour les filatures de Guebwiller). Les deux hommes étaient intéressés pour moitié dans la société, et, c'était dans cette proportion, qu'ils partageaient les bénéfices ou supportaient les pertes. En outre, Jean Goebelé devait s'occuper des livres, de la correspondance et de toutes les écritures, activité pour laquelle il était rémunéré à hauteur de 100 F par an sur les fonds de la société alors que François Antoine Latscha était plus particulièrement chargé de la fabrication et de la direction des ouvriers, tâche pour laquelle il touchait 2,75 F par jour. En fait, François Antoine Latscha était rémunéré uniquement pour son savoir-faire puisque non seulement le fonds capital de la société avait été versé par Goebelé seul mais c'était à lui également qu'appartenaient l'usine, les machines et les ustensiles servant à son exploitation et pour lesquels il percevait annuellement un intérêt de 5 % d'un capital fixe de 12 500 F. C'est l'exemple type d'une micro-entreprise dont le fonds capital était fixé à 6 000 F auquel il fallait ajouter le capital fixe (l'usine, les machines, les agrès et les ustensiles servant à son exploitation) d'une valeur de 12 500 F²¹. La mise de fonds initiale était donc modeste, ne nécessitant pas la réunion d'un grand nombre de bailleurs.

L'année suivante, en février 1835, François Antoine Latscha, son père Mathias, contremaître de filature à Guebwiller, et Jacques Redler, blanchisseur de toiles à Soultz, achetèrent à Pierre Schwary son « moulin à deux tournants pour moudre le grain avec ses vannes et chaussées » situé à Jungholtz au lieu dit *Jungholtzermühle* pour la somme de 7 000 F²². Il est précisé dans l'acte notarié que « l'immeuble sera converti en établissement industriel et ne pourra plus, dans l'espace de 25 ans, être transformé en moulin et huilerie ». Les trois acquéreurs transformèrent alors le moulin en atelier de construction spécialisé dans la fabrication de broches à filer et dans ce but fondèrent une société en nom collectif sous la raison sociale Redler & Latscha. Chaque associé y était intéressé pour un tiers et mita 3 500 F soit un fonds social de 10 500 F²³. Il s'agit là, d'une société de

20. ADHR, 6 E 29-53, étude de M^e Gast. Acte n° 6563 du 1^{er} mars 1834. Marguerite Joly, veuve de Jean-Baptiste Haegelen vendit à Jean Goebelé, graveur sur rouleaux à Guebwiller, un moulin à un tournant, autrefois foulon, située à Rimbach-Zell, ban de Rimbach, avec cour, hangar et dépendances, étable à porcs, deux jardins pour 2 900 F.

21. Tous les renseignements dans ADHR, 6 E 29-55, étude de M^e Gast. Acte n° 7068 du 10 septembre 1834.

22. ADHR, 6 E 29-56, étude de M^e Gast. Acte n° 7416 du 2 février 1835.

23. ADHR, 6 E 29-59, étude de M^e Gast. Acte n° 8858 du 13 mai 1836.

personnes, comme la majorité des sociétés fondées au début du XIX^e siècle. Pour rassembler la mise de fonds initiale et acquérir le moulin Mathias et François Antoine Latscha durent emprunter 8 000 F auprès de Léonard et Martin Bourcard, négociants banquiers à Bâle²⁴. Il est intéressant de souligner ici l'origine des capitaux. En effet, en l'absence d'une armature bancaire digne de ce nom en Alsace, les entrepreneurs, même modestes comme les Latscha, firent appel aux financiers bâlois. On retrouve donc les financiers bâlois même dans les vallées reculées alors qu'à partir du Consulat ils développèrent surtout de manière considérable leur concours financier aux industriels mulhousiens, espérant des profits intéressants. Comme l'atelier de Rimbach-Zell, la petite fabrique de Jungholtz était très modeste à ses débuts à en juger par les mises de fonds de départ. L'inventaire après le décès de l'un des associés – François Antoine Latscha – en 1836²⁵, permet de reconstituer le capital fixe de l'entreprise un an après sa création. L'ensemble du matériel et des marchandises utilisé dans l'usine pour fabriquer les broches (tours, tourets, meule, machine à arrondir, étaux, machine à polir, enclumes, marteaux, un grand soufflet, tenailles, acier, noix à broches²⁶) s'élève à 7 575,50 F auquel il faut ajouter les 7 000 F pour le bâtiment ce qui représente un capital fixe de 15 575,50 F²⁷.

Ces deux ateliers de broches créés par la famille Latscha sont une bonne illustration des premières entreprises financées par l'association de petits groupes de bailleurs de fonds autour d'un homme de savoir-faire. Il révèle la capacité du milieu traditionnel à rassembler des ressources financières sur la base de réseaux très complexes créés à partir de relations d'affaires et d'alliances matrimoniales sans banques. À l'image de François Antoine et Mathias Latscha, « n'importe qui pouvait s'improviser entrepreneur. Il suffisait de disposer d'un peu d'argent, de trouver un terrain propice pour y installer une petite fabrique, de recruter quelques ouvriers et d'avoir un peu d'imagination²⁸ ». Il n'était donc pas nécessaire de disposer d'une grande fortune pour se lancer dans l'industrie, la matière grise constituant

24. ADHR, 6 E 29-56, étude de M^e Gast. Acte n°7457 du 16 février 1835.

25. ADHR, 6 E 29-59, étude de M^e Gast. Acte n°8858 du 13 mai 1836.

26. Noix à broches : axe de la broche.

27. Cet inventaire permet de déduire d'autres informations intéressantes. D'une part, la présence dans la liste du matériel de deux grands marteaux et de quatre fers pour porter les broches sous les marteaux permet de penser que le moulin a été transformé en martinet c'est-à-dire que la roue hydraulique entraîne une lourde masse de 60 à 500 kg emmanché à l'extrémité d'une poutre frettée, mue par un arbre à came qui la relève puis qui la laisse tomber sur l'enclume pour travailler la pièce de fer à la sortie du fourneau. D'autre part, nous pouvons également déduire le prix d'une broche : 0,30 centimes pièce environ (il est mentionné 8 091 broches pour un total de 2 548,60 F).

28. BERGIER (Jean-François), *Naissance et croissance et croissance de la Suisse industrielle*, Berne, 1974, p. 87.

bien souvent la seule richesse. En revanche, leur taux de profit c'est-à-dire le ratio qui mesure la rentabilité des fonds investis, pouvait être important.

La mort d'un des associés, François Antoine Latscha, en 1836 n'interrompt pas la lignée industrielle, son épouse et son fils le remplaçant au sein de la société en nom collectif. En janvier 1840 cependant, à la mort d'Élisabeth Biechler, épouse de Mathias Latscha, qui possédait un tiers de la fabrique de broches en raison de la communauté de biens entre les deux époux, les sept héritiers requièrent la vente aux enchères du bien indivis. En août 1840, l'immeuble étant reconnu impartageable et les sept héritiers n'ayant pas réussi à s'entendre, il fut procédé à une vente aux enchères sur licitation de la fabrique de broches. En effet, elle appartenait alors pour 1/6 à la veuve de François Antoine Latscha, pour 5/24 au fils de François Antoine, pour 1/6 à Mathias Latscha comme ayant été commun en biens avec feu sa femme, pour 1/3 à Jacques Redler, pour 1/24 à Charles Latscha comme héritier de feu sa mère, pour 1/24 à Élisabeth Jehlen-Latscha comme héritière de sa mère et pour 1/24 à Joseph Latscha comme héritier de sa mère. L'immeuble, estimé à 14 500 francs comprenait entre autre « un bâtiment principal contenant maison d'habitation et deux ateliers de fabrication de broches mus par un courant d'eau présentant une chute de quatre mètres, trente trois centimètres ; d'un petit bâtiment adossé au précédent et servant d'aiguiserie ; d'un autre bâtiment contenant petite forge, remise, grange, écurie et logement [...] et enfin du mobilier industriel garnissant les dits bâtiments et servant à la fabrication des broches²⁹ ». Lors de l'adjudication définitive, le 18 octobre 1840, Mathias Latscha acheta l'ensemble pour la somme de 14 500 francs. Le lendemain, il fit une déclaration de command devant notaire où il annonça « avoir enchéri le dit immeuble dans la proportion de deux tiers pour son propre compte et dans la proportion d'un tiers pour Charles Latscha tourneur sur métaux demeurant à Jungholtz...³⁰ ». Les deux nouveaux associés empruntèrent en 1844 la somme de 8 000 francs à Émile Weber, ingénieur mécanicien de Guebwiller³¹, en hypothéquant leur établissement servant à la fabrication de broches³².

À la mort de Mathias Latscha en 1857, son fils, Charles I, se trouva seul chef. En effet, dans son testament olographe de 1852, Mathias Latscha léguait les 2/3 d'un bâtiment renfermant un atelier de tourneur sur fer avec une forge dont il était propriétaire à son fils Charles seul.

29. ADHR, 6 E 28-92, étude de M^e Deck. Acte n° 1641 du 14 août 1840.

30. ADHR, 6 E 28-92, étude de M^e Deck. Acte n° 1722 du 18 octobre 1840.

31. Émile Weber succéda à Joseph Grün en 1832 comme directeur de l'atelier de construction Schlumberger. En 1852, il quitta son employeur pour créer une filature de bourre de soie comportant 2 000 broches, bientôt convertie dans le coton avant de prendre, à la fin du XIX^e siècle, la dénomination de filature Freyhof.

32. ADHR, 6 E 29-82, étude de M^e Gast. Acte n° 17182 du 28 avril 1844.

Mathias Latscha y précisait également que « dans le cas où l'un ou l'autre des mes enfants devait contre mon attente, et pour quelque motif que ce puisse être, s'opposer à leur exécution, je veux et ordonne expressément que ma succession, que j'en constitue formellement débitrice, ait à payer à mon fils Charles Latscha, qui, par son travail, son zèle et son activité, a si puissamment contribué à la prospérité de mes affaires, une somme suffisante, pour – pendant ces dix dernières années et pendant tout le temps qu'il sera encore en association avec moi, lui fournir, à mon fils Charles Latscha, – en sus de son salaire déjà reçu, un supplément journalier qui procure cinq francs par chaque jour de travail, et ceci à titre de rémunération des services qu'il m'a rendus, car c'est grâce à ses soins et à son assiduité que j'ai pu me dispenser de prendre un employé étranger³³ ».

La petite fabrique continua ses activités malgré la mort prématurée d'un des fondateurs et les démêlés liés aux partages successifs mais également en dépit du contexte difficile pour les produits sidérurgiques. En effet, la monarchie censitaire maintint les prohibitions sur certaines pièces métalliques comme le fer et la fonte ce qui entraîna une baisse des importations et surtout une augmentation des prix des produits sidérurgiques. Ainsi, entre 1815 et 1850, la France payait plus cher ses matières premières et ses demi-produits par rapport aux concurrents badois et suisses. Le prix du fer, par exemple, augmenta en France de 50 % entre 1788 et 1820 alors qu'ailleurs il baissa. Les prix des produits n'étaient donc pas concurrentiels et les industries étaient réduites au marché national voire local comme c'était le cas pour l'entreprise Latscha³⁴.

Les Latscha réussirent à se maintenir au-delà du « *take off* » et résistèrent aux crises économiques qui furent souvent fatales à un très grand nombre d'entreprises. En effet, les débuts de l'industrialisation furent sévèrement sélectifs, car la réussite exigeait « un effort soutenu, un dynamisme de tous les instants, une gestion précise, de solides relations dans le milieu des négociants et de la chance aussi³⁵ ». Ils se maintinrent donc et allaient pouvoir affermir leur empire.

Le décollage

Charles I Latscha donna une nouvelle impulsion à l'entreprise familiale. Les années où il se trouva à la tête de l'entreprise familiale correspondaient à l'âge d'or du Second Empire. Il bénéficia d'un rythme de croissance très soutenu. En effet, les « biens d'équipement bénéficièrent de marchés

33. ADHR, 6 E 28-121, étude de M^e Pépin. Acte n°5410 du 27 mars 1857. Le testament original a été rédigé en allemand par Mathias Latscha et traduit par M^e Pépin.

34. HAU (Michel), *L'industrialisation de l'Alsace...*, op. cit., p. 221.

35. BERGIER (Jean-François), *Naissance et croissance*, op. cit., p. 87.

Fig. 1 : La *Schliff* avant 1914 (col. B. Risacher).

en forte expansion liés aux investissements d'un nombre croissant de centres industriels dans le monde et ne mettant en concurrence qu'un nombre limité de fournisseurs³⁶ ». Parallèlement, le régime évolua vers le libre échange : en 1860 furent levées les entraves sur l'importation des matières premières, en 1861 de nouveaux tarifs douaniers furent votés et de 1861 à 1866 des traités de commerce avec la Belgique, la Suisse, l'Italie, l'Autriche-Hongrie et le Zollverein furent signés. Si ces mesures libre-échangistes exposaient désormais l'industrie alsacienne à la concurrence extérieure, la petite entreprise de Jungholtz, dont l'horizon commercial se limitait à Mulhouse et Belfort ne fut pas freinée dans son expansion. En juillet 1855, Charles I Latscha fut autorisé à construire un moulin à émoudre les pièces mécaniques sur une dérivation du Rimbach. Il explique dans une lettre adressée au préfet que cette « aiguiserie » de broches (la *Schliff*) située en amont de Jungholtz « lui sera de la plus grande utilité et complétera son établissement qu'il possède à Jungholtz ». Le maire de Rimbach vint appuyer son projet « vu que l'établissement ne lèse personne et que, au contraire, il est très utile, attendu qu'il fournit de l'ouvrage aux pauvres habitants du vallon³⁷ ».

36. HAU (Michel), *L'industrialisation de l'Alsace...*, op. cit., p. 97.

37. ADHR, 7 S 396. Bassin de la Lauch : moulins, usines, canaux usiniers (1800-1870).

La famille Latscha ne se contenta pas de créer des usines, elle modernisa et perfectionna également celles existantes. Dès 1856, pour s'affranchir de l'eau, la roue hydraulique fut complétée par une machine à vapeur et une chaudière dans leur atelier de constructions mécaniques pour servir de moteur au ventilateur et aux machines outils³⁸. Jusqu'à cette date, la petite fabrique utilisait un canal dérivé du Rimbach destiné primitivement à pourvoir en eau le moulin. La roue à aubes en-dessous du vieux moulin avait été transformée en roues à augets en-dessus. Cependant, l'utilisation de cette énergie peu coûteuse avait des inconvénients : son caractère saisonnier, la concurrence avec d'autres utilisateurs et son insuffisance par rapport à la puissance croissante des machines que Latscha avait installées. D'autre part, Latscha avait eu quelques soucis avec son « moteur » hydraulique. En effet, en 1852 il fit la demande au préfet pour prolonger jusqu'à dix heures du soir et pendant trois semaines la durée du travail dans son atelier et cela pendant trois jours par semaine en raison du chômage occasionné par une réparation assez longue au moteur de son atelier³⁹. Le préfet refusa ce qui incita vraisemblablement Latscha à faire l'acquisition d'une machine à vapeur. À partir de 1856, la fabrique Latscha utilisait donc un moteur mixte qui devait lui permettre de pallier aux inconvénients cités plus haut. En revanche, cela n'entraîna pas une baisse des coûts. En effet, Michel Hau en supposant qu'une filature utilise l'eau 8 mois et la vapeur 4 mois, estime que le coût moyen était de 2,26 F par an et par broche contre 1 F à l'énergie hydraulique seule et 3,04 F pour la vapeur seule. Cependant, l'écart de 0,78 F en faveur des moteurs mixtes était annulé si l'établissement – et c'était le cas de l'usine de Jungholtz – ne disposait pas d'embranchement vers le réseau ferré⁴⁰. En 1858, l'atelier de constructions Latscha père & fils à Jungholtz employait 90 ouvriers qui produisaient six tonnes de pièces de machines à destination des environs, de Mulhouse et de Belfort. Les six tonnes de métaux pour fabriquer les pièces provenaient de Belfort par chemin de fer et par routes, alors que la houille (42 tonnes annuellement) pour alimenter la machine à vapeur arrivait par route depuis Saint-Étienne⁴¹.

Le petit atelier de constructions mécaniques connut donc un essor important à la fin des années 1850 puisque en 1852 il n'employait que

38. ADHR, 5 M 104. Industries métallurgiques. Établissements industriels dangereux et insalubres à Rimbach et Sultz.

39. ADHR 10 M 3. Durée du travail dans les manufactures (1852-1870).

40. Un projet de construction d'une ligne Sultz-Rimbach-Zell fut élaboré en 1907 mais ne se concrétisa jamais. Cf. RISACHER (Bertrand), « La tentative avortée de la ligne de chemin de fer de Sultz à Rimbach-Zell », *Revue des Amis de Sultz*, n° 90, 2013, p. 18-26.

41. ADHR, 9 M 14. Enquête de 1858 sur les établissements et la situation industrielle et commerciale.

40 ouvriers, la plupart tourneurs en fer, maréchaux ou planeurs⁴². Nous ignorons cependant la durée hebdomadaire de travail chez Latscha. À Guebwiller, chez Nicolas Schlumberger, les ouvriers travaillaient 13 heures 30 mais la durée de travail effectif était de 12 heures. Il est probable que les autres ateliers de constructions mécaniques, comme celui de Jungholtz, s'alignèrent sur ces horaires. D'autre part, aucune statistique ne nous permet de savoir le niveau des salaires. Tout au plus pouvons-nous supposer que ces salaires étaient plus élevés que ceux versés dans le textile en raison de la spécialisation du travail. Les ouvriers devaient détenir une qualification (forgerons, lamineurs, mécaniciens, fondeurs, mouleurs, modeleurs). Michel Hau affirme que leurs salaires étaient 4 à 6 fois supérieurs à ceux des adultes les moins qualifiés⁴³.

L'entreprise Latscha & Cie, médaillée de bronze à l'Exposition universelle de 1867

L'Exposition universelle de Paris en 1867 est la quatrième du genre après les expositions de Londres de 1851 et 1862 et celle de Paris en 1855. Napoléon III confia son organisation à une commission impériale, composée des principaux acteurs de la vie économique et politique du Second Empire et dirigée par deux hommes d'expérience : le prince Napoléon, ministre des Colonies depuis 1858, et Frédéric Le Play, ingénieur des mines. Il s'agissait de mettre en pleine lumière les progrès réalisés par l'industrie française, lui gagner des clients étrangers et encourager les initiatives. L'exposition devait attester que l'industrie française, longtemps distancée par l'industrie anglaise, était devenue pour un temps son égale. L'Empire et le libéralisme étaient alors triomphants.

Des comités d'admission et des syndicats d'exposants, chargés de prendre les décisions en matière de choix des exposants et d'installation des produits, furent créés par la commission impériale dans chaque département français. Le comité départemental du Haut-Rhin était présidé par Amédée Rieder, papetier de l'Île Napoléon⁴⁴. Ce dernier

42. ADHR 10 M 3. Durée du travail dans les manufactures (1852-1870).

43. HAU (Michel), *L'industrialisation de l'Alsace...*, op. cit., p. 311.

44. Amédée Rieder (1807-1880), Jean Zuber (1799-1853) et Frédéric Zuber (1803-1891) prirent la succession de Jean Zuber père en 1835, fondant la société Zuber fils & Cie, afin d'exploiter la manufacture de papiers peints à Rixheim et la papeterie de Roppentzwiller. Amédée Rieder, ami d'enfance de Fritz Zuber et fiancé à Julie Zuber, fille de Jean, fut embauché par Jean Zuber en 1828 pour prendre en main la papeterie de Roppentzwiller. Il y mena une brillante carrière d'ingénieur, mettant au point, entre autres, un procédé de séchage continu qui permettait d'éviter le collage des feuilles et de fabriquer des rouleaux de papier d'une seule pièce ce qui lui valut d'être récompensé, en 1832, par une médaille d'or de la Société d'encouragement de l'industrie. En 1851, la papeterie de l'Île Napoléon fut séparée de la maison mère et continua son activité sous la raison sociale Zuber & Rieder tandis que la maison Jean Zuber & Cie de

recommanda « chaudement » Charles Latscha au commissaire général à Paris, qui n'était autre que le prince Napoléon. En effet, en novembre 1865, Charles Latscha fit parvenir sa demande d'admission à la commission impériale dans le groupe 6, classe 55 où il souhaitait exposer « des pièces détachées de machines à filer et à tisser, des ailettes, des broches, etc. ...⁴⁵ ». Dans la marge du formulaire, Amédée Rieder ajouta la mention manuscrite suivante : « Particulièrement recommandé à l'admission pour compléter [sic] l'exposition des métiers à filer du Haut-Rhin ». Le même Rieder joignit un courrier adressé au commissaire général à Paris, dans lequel, une nouvelle fois, il vantait les mérites de l'entreprise Latscha : « Je viens

recommander pour l'admission à l'exposition la demande ci-jointe du Sieur Latscha auquel j'ai demandé l'exposition d'une bien intéressante fabrication de pièces détachées pour filature et tissage. Cela complètera [sic] l'exposition des machines faites par nos grands constructeurs du Département ». À l'époque l'entreprise Latscha fabriquait des cylindres cannelés et de pression, des plates bandes, des broches et ailettes de bancs à broches, de continus, de *selfacting*, des templets mécaniques et beaucoup d'autres pièces encore⁴⁶. Selon Charles Prost, « ces opérations sont faites par des constructeurs spéciaux, et Monsieur Latscha est du nombre. Non, seulement, il travaille pour les usines en général, mais encore pour les grands constructeurs comme Messieurs Stehelin et Schlumberger qui reportent principalement leur attention sur les bâtis et transmissions⁴⁷ ». L'entreprise Latscha & Cie fut sélectionnée dans la classe 55/56 – matériel

Fig. 2 : En-tête de courrier de l'entreprise Latscha & Cie (col. F. Windenberger).

Rixheim n'exploitait plus que les papiers peints, les outremers et quelques autres couleurs. La société Zuber & Rieder associait Frédéric et Jean Zuber et Amédée Rieder qui était installé depuis 1849 à l'Île Napoléon.

45. Centre Historique des Archives Nationales (CHAN), cote F/12/3060. Exposition universelle de 1867 à Paris. Demande d'admission de l'entreprise Latscha & Cie.

46. *Histoire documentaire de l'industrie de Mulhouse et de ses environs (enquête centennale au XIX^e siècle)*, Mulhouse, 1902, p. 695.

47. PROST (Charles), *L'Alsace appréciée à l'Exposition Universelle de 1867*, Strasbourg, 1869.

et procédés du filage et de la corderie ; matériel et procédés du tissage – par Michel Alcan, professeur au Conservatoire des arts et métiers et Edouard Simon, ingénieur du syndicat des classes 55/56⁴⁸. Charles Latscha s'en alla donc à Paris en 1867 où il exposa dans « le Palais sur plancher » dans un stand d'une « largeur de façade de 1,50 mètre, d'une hauteur de 1 mètre et d'une profondeur de 0,80 mètre⁴⁹ ».

Charles Latscha s'en revint avec une médaille de bronze pour la fabrication spéciale d'ailettes creuses et de broches pour bancs à broches. Quelle consécration pour ce petit entrepreneur de Jungholtz!

Une famille de notables locaux

Pour le patronat qu'il s'agisse des industriels mulhousiens ou des petits capitaines d'industrie, « l'accès aux responsabilités politiques est comme ailleurs la sanction normale de la réussite sociale et la marque de l'accès à la notabilité⁵⁰ ». Les Latscha s'illustrèrent donc au sein des institutions de Jungholtz et de la vallée de Rimbach. À partir de 1840, Charles I Latscha (1812-1883) fut conseiller municipal de Rimbach alors que Jungholtz en était une dépendance (les usines Latscha & Cie se trouvaient sur le ban de Rimbach). Il fut continuellement réélu jusqu'en juillet 1871. En juillet 1857, après la démission du maire en place, Antoine Risacher, il fut pressenti pour lui succéder. L'administration impériale cherchait alors un « homme ferme, calme, paisible qui ait l'esprit conciliant et qui ne fraye avec aucun parti et surtout qui ne se laisse pas influencer⁵¹ ». Le commissaire de police de Guebwiller proposa alors plusieurs habitants au préfet, « des notables qui réunissent les qualités nécessaires pour les fonctions de maire⁵² ». Parmi eux, Charles I Latscha, « fabricant, mais n'habitant pas l'intérieur de la commune ». Finalement, on lui préféra un garde de coupes, Jean Kam. Dix ans plus tard, la démission d'Antoine Fallecker, obligea le préfet à lui chercher un successeur. Aimé-Philippe Gros, député au Corps législatif, appuya la candidature de Charles Latscha à la fonction de maire en ces termes : « Monsieur Latscha est membre du conseil municipal de Rimbach depuis très longtemps,

48. *Exposition universelle de 1867, Rapports du jury international* publiés sous la direction de M. CHEVALIER, 13 vol, Paris, 1868.

49. CHAN, cote F/12/3060. Exposition universelle de 1867 à Paris. Demande d'admission de l'entreprise Latscha & Cie.

50. STOSKOPF (Nicolas), *Les patrons du Second empire : 4-Alsace*, Paris, Le Mans, 1991, p. 40.

51. ADHR, 2 M 74. Dossiers individuels des maires, adjoints, conseillers municipaux et secrétaires de mairie de Rimbach. Lettre du 29 juillet 1857 du préfet du Haut-Rhin au commissaire de police de Guebwiller Philippe Schnoebelen.

52. ADHR, 2 M 74. Dossiers individuels des maires, adjoints, conseillers municipaux et secrétaires de mairie de Rimbach. Lettre du 31 juillet 1857 de Philippe Schnoebelen, commissaire de police de Guebwiller au préfet du Haut-Rhin.

c'est un homme aimé et estimé dans toute la contrée et par sa position et fortune il est dans des conditions excellentes pour rendre comme Maire des services à une commune qui, par la construction de son église, se trouvera pendant quelques années encore dans une position financière difficile. Je verrais également dans cette nomination un avantage c'est à soustraire l'administration de cette commune à l'influence d'un curé, qui, si je suis bien informé, cherche à remplir les doubles fonctions de chef religieux et de chef administratif de sa commune. Monsieur Latscha est le seul homme qui puisse contrebalancer cette influence que je crois nuisible aux intérêts de la commune de Rimbach⁵³ ». Henry Schlumberger, maire de Guebwiller et conseiller général du Haut-Rhin, vint également apporter son soutien à Charles I Latscha, qui « réunit les sympathies du Conseil municipal et de la population⁵⁴ ». Finalement, le choix du préfet se porta sur Charles I Latscha qui « pourrait réunir les sympathies de la généralité des habitants ». Le 10 décembre 1867, Charles I Latscha fut nommé maire de Rimbach et jura obéissance à la Constitution et fidélité à l'Empereur. Dans une lettre qu'il adressa au préfet le 17 décembre, il affirma : « Je trouve une occasion pour travailler au bien-être de mes administrés [...] »⁵⁵ ». Il resta maire jusqu'en juillet 1871.

Comme de nombreux industriels alsaciens du XIX^e siècle, les Latscha ont été beaucoup plus que des chefs d'entreprises. Grâce au développement de leurs affaires, à leur fortune accumulée, la famille ajouta à sa puissance financière, la puissance politique. L'histoire de Jungholtz est indissociable de celle de cette famille. La création de la petite fabrique de broches en 1835 marqua l'entrée du village et de la haute vallée dans l'ère industrielle avec ses conséquences économiques et sociales, voire culturelles et politiques.

Grâce au choix d'un produit au marché porteur et à la spécialisation dans un savoir-faire spécifique, les Latscha donnèrent donc naissance à une entreprise florissante. Comme d'autres industriels catholiques qui partageaient ce comportement d'origine calviniste, le développement de l'entreprise a été pour les Latscha « l'objectif ultime vers lequel tendaient toutes les énergies familiales et tous ses capitaux⁵⁶ ». Celui-ci a été la condition favorable à la naissance et la pérennité de cette dynastie industrielle.

53. ADHR, 2 M 74. Dossiers individuels des maires, adjoints, conseillers municipaux et secrétaires de mairie de Rimbach. Lettre du 24 septembre 1867 d'Aimé-Philippe Gros au préfet.

54. ADHR, 2 M 74. Dossiers individuels des maires, adjoints, conseillers municipaux et secrétaires de mairie de Rimbach. Lettre du préfet à Aimé-Philippe Gros en date du 26 septembre 1867.

55. ADHR 2 M 74. Dossiers individuels des maires, adjoints, conseillers municipaux et secrétaires de mairie de Rimbach.

56. HAU (Michel), STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties...*, *op. cit.*, p. 68.

L'Annexion (1870-1914) : une adaptation réussie au marché allemand ?

L'année 1870 apparaît comme un tournant important dans l'histoire économique de l'Alsace après une période d'âge d'or du patronat. Il est vrai que par bien des aspects l'Annexion est une période charnière⁵⁷ : beaucoup de chefs d'entreprises optèrent pour la France, de nombreux établissements furent dédoublés ou purement et simplement implantés en France, certains autres, pour les soustraire aux capitaux allemands, furent transformés en sociétés anonymes, créant cependant une brèche dans le contrôle familial du capital, enfin, le transfert de la protection sociale à l'État par les lois de Bismarck enleva aux patrons toute initiative dans ce domaine. Cependant, si Jean Schlumberger avait pu écrire que « l'annexion était venue couper tous les liens spirituels de l'Alsace, l'avait repliée sur elle-même⁵⁸ » il parlait surtout des grands patrons, des notables de l'industrie alsacienne. Qu'en est-il par contre des petits capitaines d'industries, des industriels des petites vallées vosgiennes, comme les Latscha dont les intérêts étaient nettement plus locaux ?

Les Latscha face au Reich : des notables résignés ?

Au terme du traité de Francfort signé le 10 mai 1871, l'Alsace fut annexée au Reich et ses habitants devinrent, sans avoir été consultés, des ressortissants de l'Empire nouvellement créé. Les Alsaciens ne pouvaient opter pour le maintien dans la citoyenneté française qu'à la condition de quitter l'Alsace. Vouloir rester français signifiait pour les optants l'exil sans espoir de retour, car les autorités allemandes ne les autorisaient ensuite à revenir qu'avec un passeport visé par elles-mêmes et pour des séjours très brefs⁵⁹. En définitive, « peu d'industriels se sentirent suffisamment menacés dans leur activité pour quitter l'Alsace ». Ainsi, les membres de la famille Latscha décidèrent de ne pas opter pour la France et restèrent en Alsace car « quelles que fussent les répulsions politiques et les difficultés économiques prévisibles, nécessité fit loi⁶⁰ ». Les Latscha choisirent de rester à Jungholtz même si les membres de la famille étaient « profondément hostiles au *Reich* allemand » comme l'était massivement la bourgeoisie industrielle alsacienne. Les Latscha partageaient également les idéaux de cette bourgeoisie qui « accordait une valeur quasi sacrée à la nation française. On n'imagine pas aujourd'hui l'intensité de l'attachement à la France de cette bourgeoisie qui s'exprimait aussi bien en allemand qu'en

57. STOSKOPF (Nicolas), *Les Patrons...*, *op. cit.*, p. 14.

58. SCHLUMBERGER (Jean), *Eveils*, Paris, 1950, p. 11.

59. HAU (Michel), STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties...*, *op. cit.*, p. 235.

60. *Idem* p. 239 et 242.

Fig.3 : Groupe de la Garde Mobile du Rhône affecté à la défense de Neuf-Brisach pendant la guerre franco-allemande de 1870/1871. Au second rang : 1^{er} à gauche Edouard II Latscha et en 4^e Henri I Latscha (col. Amis de Soultz).

français et qui avait des relations d'affaires et de mariage dans tout le milieu rhénan. Le souvenir des événements de 1870 hantait les familles alsaciennes⁶¹». Pendant la guerre franco-allemande, Henri I Latscha et son frère Edouard II firent partie de la Garde mobile du Rhône qui participa à la défense de la forteresse de Neuf-Brisach où ils furent faits prisonniers avec trois autres Soultziens et conduit à Leipzig. Dans cette famille aussi, le souvenir de la patrie blessée et humiliée restait une plaie impossible à cicatriser.

Mais il y avait les considérations matérielles (abandonner l'entreprise signifiait hypothéquer l'avenir ; liquider ses biens cela équivalait à l'anéantissement du capital) et il y avait les autres motivations : pour ceux qui étaient implantés en milieu rural comme les Latscha « c'était renier l'œuvre entreprise par les générations successives et ce patient travail sur le territoire et sur les hommes, les solidarités nouées avec les populations, les liens d'homme à homme, entre patrons et ouvriers. Tout ce capital informel aurait été irrémédiablement perdu du jour au lendemain. Ils ne pouvaient pas abandonner ces ouvriers du jour au lendemain au nom de convictions personnelles. Enfin, ils étaient attachés à la terre de leurs

61. HAU (Michel), « Le patronat alsacien dans la première guerre mondiale » in *Boches ou tricolores. Les Alsaciens-Lorrains dans la Grande Guerre* (sd Jean Noël Grandhomme), septembre 2008, p. 45 à 55.

ancêtres, à la petite patrie »⁶². Les Latscha, comme beaucoup de leurs compatriotes, étaient donc déchirés entre deux fidélités contradictoires.

Par l'Annexion, l'Alsace devint donc une terre d'Empire. La loi du 24 janvier 1873 créa des corps élus en Alsace. Les représentations départementales (anciens conseils généraux) portaient désormais le nom de *Bezirkstag*, celle des arrondissements de *Kreistag*. Le gouvernement imposa aux élus le serment de fidélité imposé aux conseillers généraux sous Louis-Philippe et adressé désormais à l'Empereur. Les notables de l'Empire déchu, adoptèrent, dès l'Annexion, et en particulier les catholiques, « une attitude négative envers l'empire allemand, les plus déterminés affichant nettement leurs sentiments francophiles, les plus prudents se cantonnant dans l'abstention et la non participation⁶³ ». Quelle a été l'attitude de la famille Latscha face au *Reich*?

Les premières élections municipales de l'Annexion eurent lieu les 29 et 30 juillet 1871. Dans le Haut-Rhin l'abstention fut élevée et à Sausheim, par exemple, le conseil municipal ne fut élu que par 7 à 13 % des électeurs. À Rimbach-Jungholtz, Charles I Latscha décida de ne pas se présenter aux élections, en signe de protestation comme d'autres élus issus des milieux intellectuels, industriels et bourgeois.

Dix ans après l'Annexion, la nouvelle génération, celle des fils de Charles I, était résignée à vivre avec les Allemands même si elle souhaitait ardemment le retour rapide à la France. Leur francophilie restait indiscutable mais ils étaient, comme beaucoup d'autres industriels, déçus par l'attitude de la France et ne comptaient plus sur elle. Henri I et Edouard II n'hésitèrent plus à participer à la vie publique. Ainsi, l'érection de Jungholtz en commune indépendante, séparée de celle de Soultz et Rimbach, le 2 juin 1880, était due à la volonté farouche d'Henri I Latscha qui obtint, après une audience auprès de l'Empereur Guillaume I^{er} à Bad Ems, l'élévation de Jungholtz-Thierenbach au rang de commune et paroisse. Lors des premières élections municipales de Jungholtz le 22 août 1880, c'est tout naturellement Henri I Latscha qui devint le premier maire de la jeune municipalité. Les maires étaient alors désignés par le président du district (*Bezirkspräsident*) sur proposition du chef d'arrondissement (*Kreisdirektor*) de Guebwiller. Le chef d'arrondissement décrit les élus comme « des personnes qui ne cachent pas leurs sympathies françaises, mais qui cependant tiennent compte de la situation actuelle » et il ajoute pour Henri I Latscha qu'« il a des principes libéraux » et qu'en outre c'est « une personnalité tout à fait digne d'estime »⁶⁴. Il resta maire

62. HAU (Michel) et STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties...*, op. cit., p. 238-340.

63. OBERLÉ (Roland), *L'Alsace au temps du Reichsland, 1871-1914*, ADM Éditeur, Mulhouse, p. 30.

64. ADHR, 8 AL 1/4981. Élections municipales à Jungholtz (1881-1914).

jusqu'en 1889⁶⁵. Henri I Latscha accéda également à des responsabilités politiques à l'échelle de l'arrondissement, « sanction normale de la réussite sociale et la marque de l'accès à la notabilité ». Henri I Latscha fut membre du conseil d'arrondissement (*Kreistag*) de 1891 à sa mort en 1897⁶⁶. Lors des élections des conseillers d'arrondissement de 1891, un électeur anonyme appela à voter pour Henri Latscha dans le journal local « *Gebweiler Kreisblatt* »⁶⁷, – organe du parti du centre, le « *Zentrum* » –, en ces termes :

« Aux électeurs du canton de Soultz !

Notre conseiller d'arrondissement, Monsieur Durrwell de Soultz ne souhaite plus se représenter en raison de son âge. Notre devoir est de trouver un homme comme Monsieur Durrwell, qui va défendre les intérêts de nos communes. Cet homme, nous l'avons sous la main, ce n'est pas un inconnu, il s'agit d'une personnalité connue de la majorité des électeurs. Cet homme c'est Henri Latscha, fabricant à Jungholtz. Tous les électeurs gardent encore en mémoire son père, Charles Latscha, qui a été pendant des années, membre du conseil d'arrondissement, qui ne perdait pas de vue l'intérêt de nos communes. Le fils va marcher dans les pas de son père. Pour ceux qui ont d'ailleurs déjà eu l'opportunité de rencontrer personnellement Monsieur Latscha, ils ont pu se rendre compte de son affabilité et de son esprit de justice et se sont donc rangés à mon opinion que Monsieur Latscha était la seule personnalité capable de défendre les intérêts de nos communes. Si nous voulons, nous électeurs du canton de Soultz, que nos intérêts soient à nouveau défendus avec énergie, alors le jour des élections votons pour Monsieur Krafft de Raedersheim et Monsieur Henri Latscha de Jungholtz ».

Henri Latscha fut élu avec 1252 voix dans le canton soit 85 % des votants et obtint 103 voix à Jungholtz sur 105 exprimés⁶⁸. Lorsqu'Henri I Latscha mourut subitement le 1^{er} mai 1897, le rédacteur du *Gebweiler Kreisblatt* en fit part à ses lecteurs par ces mots : « C'est avec émotion que nous avons appris samedi dernier dans notre ville, la mort subite de Henri Latscha à la suite d'une attaque. Monsieur Latscha était maire de Jungholtz, qu'il contribua à ériger en commune indépendante. Il était membre du conseil d'arrondissement et chevalier de l'ordre de la Couronne de 4^e classe. Sa famille perd un mari et père aimant, ses ouvriers un patron

65. Au cours de son mandat, Henri I Latscha élaborait le projet de construction d'une mairie-école. Mais il n'a pu aboutir qu'en 1892, alors qu'Henri I Latscha n'était plus maire parce que le conseil municipal rejeta, en raison des coûts élevés, le premier projet datant de 1887 de l'architecte Winkler désigné par le conseiller du gouvernement. Une liste de souscription a été lancée pour financer la construction. Henri I Latscha offrit 1 000 marks, son frère Edouard II et son fils Henri III, 400 marks chacun.

66. ADHR, 8 AL 1/467. Renouvellement périodique des conseillers généraux et des conseillers d'arrondissement.

67. Archives Municipales (AM) de Guebwiller. *Gebweiler Kreisblatt*, 24 septembre 1891.

68. ADHR, 8 AL 1/467. Renouvellement périodique des conseillers généraux et des conseillers d'arrondissement.

d'une grande bonté, la commune un concitoyen de valeur et méritant dont la mémoire ne s'effacera pas. Hier matin à 10 h a eu lieu l'enterrement de cet homme âgé d'à peine 53 ans. Les habitants de Jungholtz, de Soultz et de Guebwiller suivirent le cortège funèbre. La musique de Jungholtz, dont il était un mécène, ainsi que la musique municipale de Guebwiller, participèrent au cortège⁶⁹ ».

Son frère, Edouard II, qui disposait d'« une forte personnalité pour rétablir à nouveau à Jungholtz la paix et l'ordre »⁷⁰, fut nommé maire sans discontinuité de 1891 à sa mort en janvier 1905. Lors des élections de 1896, le chef d'arrondissement le propose car « il est prêt pour l'emploi » et en 1902 il précise qu'« il appartenait à la garde mobile en 1870, qu'il est chevalier de l'ordre de la couronne et membre du conseil d'arrondissement [*Kreistag*] ». En effet, il succéda à son frère comme conseiller d'arrondissement de 1897 à sa mort en 1905⁷¹. Aux élections pour renouveler le conseil d'arrondissement du 1^{er} août 1897, il arriva en tête devant Victor Krafft, conseiller sortant, avec 1 510 voix soit 91 % des votants et à Jungholtz 122 électeurs sur 124 lui apportèrent leur suffrage. La victoire d'Édouard II Latscha et Victor Krafft fut saluée par le *Gebweiler Kreisblatt* en des termes élogieux : « Les cantons de Guebwiller et Soultz seront donc aussi représentés, dans les années à venir, au conseil d'arrondissement et au conseil général, par des hommes d'expérience et de bon sens⁷² ». Il fut réélu brillamment en septembre 1903 devant Rémi Pfulb, maire de Feldkirch, et 117 de ses concitoyens sur 130 votèrent pour lui à Jungholtz. Lorsqu'Édouard II Latscha mourut le chef d'arrondissement se plaignit auprès du préfet de « cette perte immense d'autant que ses neveux et ses fils sont trop jeunes pour lui succéder ».

L'attitude des Latscha face au *Reich* fut dictée par les circonstances comme pour bien d'autres industriels alsaciens. Fondamentalement hostile au *Reich* allemand et viscéralement francophile, Charles I Latscha refusa tout mandat électoral à partir de l'Annexion. Ses fils et petit-fils, finalement, se résignèrent à l'Annexion et acceptèrent de participer à la vie politique en exerçant des mandats de maire et de conseiller d'arrondissement. En fait, comme l'écrivit le *Kreisdirektor* en 1880, les Latscha ne cachaient pas « leurs sympathies françaises », mais tenaient « compte de la situation actuelle ». Ainsi, lorsque le fils d'Henri I Latscha, Paul I, fut nommé maire en juillet 1914, le chef d'arrondissement justifia

69. AM de Guebwiller. *Gebweiler Kreisblatt und Organ des Landwirthschaftlichen Kreisvereins Gebweiler*, 6 mai 1897.

70. *Idem*.

71. ADHR, 8 AL 1/469 et 471. Renouvellement périodique des conseillers généraux et des conseillers d'arrondissement.

72. AM de Guebwiller. *Gebweiler Kreisblatt und Organ des Landwirthschaftlichen Kreisvereins Gebweiler*, 31 juillet 1897.

son choix parce que « Paul était le plus capable pour ce poste. Il est chef d'entreprise et son père Henri a été le premier maire de Jungholtz qu'il a érigé en commune indépendante. Il est énergique, versé dans les affaires et possède une bonne connaissance de l'administration financière. Il a servi dans l'armée allemande et c'est un homme de consensus avec les autorités allemandes. Enfin, trois conseillers travaillent dans son entreprise et le boulanger et deux aubergistes dépendent indirectement de lui [...] ⁷³ ». Nécessité faisait loi. Il s'agissait de maintenir les acquis des générations précédentes et de s'adapter pour préserver leur puissance. Cependant, les patrons de Jungholtz restaient nostalgiques de la patrie perdue.

Une adaptation réussie « aux modifications des structures de la demande »

Les industriels alsaciens avaient tout à craindre de leur intégration dans l'espace allemand. D'une part, l'Annexion interrompit les échanges avec les régions transvosgiennes et sépara des régions devenues concurrentes. Ainsi, en 1869, 83 % de la production haut-rhinoise de machines s'écoulait hors d'Alsace et notamment sur le marché français. Désormais les dirigeants devaient réorienter leur flux vers les marchés de consommation de l'Allemagne centrale et septentrionale, où se concentraient l'activité économique et la richesse. Cependant les industriels alsaciens étaient très désavantagés par rapport aux concurrents de Rhénanie-Westphalie, de Saxe ou même de Bavière et du Wurtemberg en raison des prix de revient élevés pour les produits textiles et métallurgiques ⁷⁴ et de leur éloignement géographique alors que les compagnies ferroviaires pratiquaient des discriminations tarifaires. D'autre part, il fallut s'adapter au marché allemand. Si le marché français privilégiait la qualité des produits plus que les coûts de production, en revanche, la clientèle allemande recherchait moins la qualité que le bon marché. Pour répondre à la croissance rapide de la consommation des classes populaires, les industriels alsaciens devaient « se battre sur le terrain des prix et les conditions de vente ⁷⁵ ». Enfin, en entrant dans l'espace économique allemand, les entreprises alsaciennes durent faire face à l'intensification de la concurrence étrangère, les matières premières entrant en franchise et les produits industriels devaient s'acquitter de droits peu élevés. Ainsi, les produits métallurgiques et la construction mécanique, domaine dans lequel la firme Latscha s'était spécialisée, étaient beaucoup moins protégés.

73. AM de Guebwiller. *Gebweiler Kreisblatt und Organ des Landwirthschaftlichen Kreisvereins Gebweiler*, 31 juillet 1897.

74. L'Allemagne du Sud était une région de bas salaires et de bas revenus. Les marchés de consommation d'Allemagne centrale et septentrionale représentaient donc un débouché vital pour son développement. Cf. HAU (Michel), *L'industrialisation...*, *op. cit.*, p. 174-175.

75. HAU (Michel), *L'industrialisation...*, *op. cit.*, p. 241.

Parallèlement, aux débuts des années 1870, une crise profonde et de longue durée frappa les pays industrialisés dans leur ensemble. Cette crise qui toucha l'Allemagne à partir de 1873, communément appelée « la Grande Dépression » (1873-1896) eut un effet sur la courbe des différentes productions et sur les comptes d'exploitation mais la vague de liquidations ne fut pas plus élevée entre 1870 et 1876 que lors des crises précédentes selon Michel Hau. En fait, cette crise marqua plus par sa durée que par son intensité. La conséquence pour les entreprises fut un affaiblissement durable de leur santé financière. Elles ne parvenaient plus à faire de grands investissements ni à rémunérer le capital social au taux de l'intérêt statutaire. Cette crise avait pour origine la fin de la vague d'industrialisation apportée par le textile, l'invasion des tissus britanniques et la naissance de nouveaux foyers industriels dans le reste du monde et par conséquent une concurrence accrue. Cependant l'Alsace pouvait également profiter de son rattachement à l'économie la plus dynamique d'Europe. L'intégration au marché allemand pouvait donc aussi apparaître comme une chance « à condition de résister à la concurrence d'industries en plein essor et de savoir s'adapter aux goûts et aux besoins de la clientèle populaire⁷⁶ ».

L'entreprise Latscha & Cie s'adapta avec succès au marché allemand et ne semble pas avoir été affectée par la crise des années 1870. En revanche, elle dut s'adapter aux modifications des structures de la demande mais aussi « au passage de l'industrie cotonnière à une croissance de type récessif ». En effet, entre 1871 et 1908, le nombre de filatures passa de 71 à 53 ce qui ne signifiait pas pour autant la baisse du nombre de broches puisque cette baisse correspondait aussi à un processus de concentration. L'entreprise Latscha pouvait donc espérer garder ses clients et même en conquérir d'autres puisque l'industrie lainière poursuivait son essor et compensait les pertes des autres branches de l'industrie textile. Ce qui permit à la petite entreprise de Jungholtz de s'adapter sans difficultés au nouveau marché c'était sa spécialisation dans la fabrication des pièces détachées pour machines de filature – à savoir des cylindres cannelés et de pression, des plates bandes, des broches à ailettes de bancs à broches, de continus et de *selfacting* et des templets mécaniques⁷⁷ – « articles qui ne sont faits que par des maisons anglaises et une seule maison française⁷⁸ ». En 1880, l'entreprise lança

76. HAU (Michel), *L'industrialisation...*, op. cit., p. 242.

77. Les *templets* ou temples sont en général des petits cylindres garnis d'aiguilles qui ont pour fonction de maintenir le tissu à sa largeur. *Selfacting* équivaut au mot français renvideur. Il existe deux méthodes de filature : à la continue sur le continu à filer ; en 2 étapes : d'abord l'étirage et la torsion du fil puis le renvidage du fil réalisé. Ces opérations se font sur le renvideur ou *selfacting* : la sortie du chariot = étirage + torsion ; la rentrée du chariot = renvidage. Merci à Julien Schweizer pour ces renseignements.

78. ADHR, PURG 030849. Dommages de guerre de la SACM. Lettre de Paul Latscha au Haut Commissaire d'Alsace et de Lorraine, le 29 janvier 1919.

la construction de la broche Rabbeth⁷⁹ qui fit sa fortune. En 1895, pour répondre aux commandes, les Latscha firent la demande de construire une fonderie de fer pour la fabrication des pièces pour machines qui nécessitait donc une fonderie en propre. En 1904, cette fonderie fut agrandie et il y fut installé un cubilot pour la préparation de fonte de seconde fusion devant produire 2 000 kg par heure⁸⁰. Ils firent également installer des machines à vapeur plus puissantes dans leurs trois usines⁸¹. Au tournant du siècle, la petite entreprise familiale connaissait donc la prospérité : elle employait entre 450 et 500 ouvriers.

Symbole de la réussite de cette entreprise, ses membres, pourtant catholiques, firent leur entrée à la Société Industrielle de Mulhouse « signe de notoriété et de valeur sociale et intellectuelle », rejoignant de grandes figures du patronat industriel protestant « uni grâce à des alliances familiales et à la forte imbrication des responsabilités politiques, civiles et économiques ». Henri I Latscha, parrainé par Albert Rohr, – directeur de l'École théorique et pratique de filature et de tissage mécanique de Mulhouse –, y fit son entrée en 1884. À sa mort en 1897, il fut remplacé par son frère, Edouard II, parrainé par Alfred Wenning et Léon Dardel, tous deux administrateurs-directeurs de la SACM. Enfin, en 1911, les fils d'Henri I, Henri III et Paul I, furent cooptés grâce à l'appui de Fernand Stehelin qui avait acquis la *Schliff* à Jungholtz en 1906.

Autre signe de la vitalité de la petite entreprise familiale le premier prix et la médaille d'or qu'elle obtint à Fribourg en 1887 et le premier prix et le diplôme d'honneur obtenu à l'Exposition industrielle de Strasbourg (*Industrie & Gewerbe-Ausstellung Strassburg*) en 1895. Enfin, une autre preuve de sa bonne santé, fut l'acquisition, en juin 1897 de la filature de soie en rez-de-chaussée au bas du village avec la maison de direction, l'atelier de réparation, le magasin, la maison du portier, la cour, le bureau,

79. Il s'agit d'une broche de filature avec système de graissage continu. Un premier système de graissage pour broches avait été expérimenté par Piconne, Neaume et Penneteau. Le système mis au point par Francis J. Rabbeth permettait de maintenir la broche constamment lubrifiée grâce à un réservoir fixé sur la traverse qui porte les broches. L'huile était constamment fournie au moyen de ce réservoir et évitait à l'ouvrier de faire le travail de graissage plusieurs fois dans la journée. Francis J. Rabbeth est né dans le Connecticut en 1839. Après avoir été employé par « Remington Armory » pendant huit ans il a acquis une excellente connaissance des armes à feu et de la mécanique. Ses compétences en tant que mécanicien ont abouti à la broche qui porte son nom. F.J RABBETH et J.E ATWOOD « Broche de filature, avec système de graissage continu », in *Le Génie industriel. Revue des inventions françaises et étrangères, annales des progrès de l'industrie agricole et manufacturière*, vol. 35, n°208, avril 1868, Paris, Armengaud Frères, 1868, p. 192.

80. ADHR, 8 AL 1 / 8423. Fonderie de fer Latscha à Jungholtz (1895-1904).

81. ADHR 8 AL 1 / 8573. Recensement des appareils à vapeur en service. En 1868, Latscha père et fils possédait deux machines, l'une de 15 ch et l'autre de 4 ch. En 1872, Latscha possédait deux machines de 20 ch et Lang (acheté par Latscha en 1897) une machine de 25 ch.

les canaux et la chute d'eau appartenant à Alexandre Lang⁸². Les nouveaux propriétaires liquidèrent alors la filature de schappe et la transformèrent en usine de constructions mécaniques.

L'adaptation de l'entreprise Latscha aux modifications de la demande fut aussi facilitée en raison du caractère régional de ses débouchés. En effet, sources de matières premières et clientèles se trouvaient dans leur majorité en Alsace comme le montre la carte ci-dessous.

Localisation des fournisseurs et clients de la Maison Latscha avant la Première Guerre

Auteur : B. Risacher
Infographie : J.P. Droux, CRESAT

Pour ses approvisionnements en charbon, Latscha se tourna vers les houillères de Petite-Rosselle ou la société « La Houve » de Strasbourg alors que jusqu'à l'Annexion la houille provenait de Saint-Étienne. La fonte provenait de l'entreprise « Les fils d'Edouard Latscha » à Soultz et le fer de chez Moss & Gamble à Sheffield.

82. ADHR 6 E 73-205, étude de M^e von Sensburg. Acte n°3517 du 22 juin 1897.

Fig. 4 : Carte postale publicitaire représentant les trois usines de la société « Latscha & Cie » à Jungholtz avant 1906 (col. B. Risacher).

Parmi les dix-huit clients de l'entreprise, sept étaient situés en Alsace. Il s'agit de Schermesser Horn à Jungholtz – un atelier de constructions mécaniques –, de Baumann Aîné à Soultz, de la société industrielle pour la Schappe à Soultzmatt, de Zeller frères à Oberbruck, de la filature de laine d'Erstein, des « Filature et tissage de Villé », et de Scheidecker de Regel & Cie à Lutzelhouse. Quatre autres étaient situés en dehors du *Reichsland*, quatre en France et deux dans l'Empire russe, à Lodz et Czeszochowa⁸³. Dans ce dernier cas, Latscha bénéficia de la politique libre échangiste du *Reich* qui conclut des accords commerciaux avantageux, avec souvent la clause de la nation la plus favorisée.

Au tournant du XX^e siècle, les Latscha dirigeaient trois établissements qui donnaient du travail et faisaient vivre la population du vallon puisqu'elle occupait alors « un contingent de 450 à 500 ouvriers recrutés dans les communes de Jungholtz, Soultz, Wünheim [sic], Rimbach-Zell et Rimbach⁸⁴ ».

83. Carte confectionnée à partir des données tirées des AM de Mulhouse, fonds SACM (CERARE), 93 B 558, Comptabilité, Grand livre n°1 – Jungholtz –, (1^{er} mai 1920 - 30 septembre 1923) par Philippe Droux que je remercie vivement.

84. ADHR, PURG 030849. Dommages de guerre de la SACM. Lettre de Paul Latscha au Haut Commissaire d'Alsace et de Lorraine, le 29 janvier 1919.

Un effort d'éducation

Avec la troisième génération de Latscha, les études supérieures se généralisèrent. Pour le patriarche, Charles I Latscha, il était primordial pour pérenniser le patrimoine et le pouvoir économique de ne pas relâcher l'effort d'éducation des enfants. Les héritiers quittaient ainsi très tôt leur domicile familial pour rejoindre un internat. Son fils, Edouard II, rejoignit l'entreprise familiale en 1866 après avoir fait ses études à l'école professionnelle de Mulhouse. Ce dernier, comme bien d'autres fils d'industriels catholiques et ardents francophiles, envoya ses fils de l'autre côté de la frontière au collège libre de Lachapelle-sous-Rougemont. Comme des dizaines de familles catholiques alsaciennes, les Latscha firent le choix d'envoyer leurs garçons de l'autre côté de la frontière pour y suivre un enseignement de qualité leur permettant de se présenter avec les meilleures chances aux examens et concours français mais aussi un enseignement obligatoire de la langue allemande afin de faciliter l'insertion professionnelle après leur retour dans le *Reichsland*⁸⁵. Pour ces futurs industriels, la famille privilégiait les formations scientifiques et techniques. Ainsi, l'un des petits-fils d'Edouard II, Edouard IV se spécialisa dans la filature et fut inscrit à l'École nationale supérieure des industries textiles de Mulhouse (ENSITM) en 1922 / 1923⁸⁶.

À l'image des grandes familles bourgeoises alsaciennes, Latscha & Cie était également une entreprise éducative⁸⁷.

*Une stratégie matrimoniale*⁸⁸

Le mariage devint, avec la 4^e génération, un autre moment décisif dans la préparation de l'avenir de l'entreprise. Si les fils de Mathias Latscha avaient tous épousés des femmes issues du monde ouvrier ou artisanal (François Antoine épousa la fille d'un vigneron, Charles I, la fille d'un tisserand et Joseph celle d'un serrurier), il semblerait qu'à la troisième et surtout à la quatrième génération, le choix de l'épouse n'était plus laissé au hasard. Dans son étude qu'il consacra aux patrons du Second Empire, Nicolas Stoskopf explique que « la famille est le lieu où se prépare l'avenir. Avant d'être patron, l'industriel est un père qui pense à assurer la continuité dynastique⁸⁹ ». Ainsi, Charles I Latscha qui dirigea seul l'entreprise à partir de 1857, eut neuf enfants, dont trois garçons ayant atteint l'âge adulte lui

85. SIGWARTH (François) et KIRBIHLER (François), *Le collège Saint André de Colmar, 150 ans au service des jeunes (1852-2002)*, 2002, p. 31-34.

86. Archives de l'Université de Haute Alsace, 13 AD 1/55. Vie universitaire et examens (1919-1939).

87. HAU (Michel) et STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties...*, *op. cit.*, p. 150.

88. Voir Généalogie en annexes « Les alliances de la famille Latscha ».

89. STOSKOPF (Nicolas), *Les patrons...*, *op. cit.*, p. 25.

permettant « d'assurer l'avenir et choisir les meilleurs collaborateurs parmi les fils ou les gendres⁹⁰ ». Ainsi, le fils aîné, Charles III épousa Marie Caroline Doniat, fille et sœur de fondateur de Soultz et marraine de Joseph Vogt, le second Henri I, convola avec Anne Vogelweith dont le père était boucher et propriétaire et le benjamin, Edouard II, s'allia à la fille d'un boulanger, Justine Meichler. L'une des filles, Barbe épousa un receveur municipal, une autre Élise Thérèse un dessinateur, Jacques Rieger. Mais c'est la quatrième génération qui noua les plus belles alliances. Parmi les enfants de Charles III, Marie Henriette épousa François Xavier Kreyer, ingénieur et architecte alors qu'Anne Pauline, s'allia avec un fabricant bâlois, Richard Rächer. Les deux fils de Henri I, Henri III et Paul I épousèrent, le premier la fille d'un notaire Marie Agathe Marguerite During, le second Anne Henriette Rieder, fille d'Emanuel Rieder de Bâle, directeur technique de la « Filature de coton de Mulhouse SA, ci-devant Naegely Frères » qu'il reprit en main et modernisa à partir de 1894, alors que leur sœur, Joséphine Anne Marie Barbara épousa son cousin Jules Rieger, industriel à Lure. Enfin, leur cousin, Edouard III, épousa Marie Anne Wittmer, fille d'un négociant. Cela permit à la famille d'avoir de nouveaux associés et de créer un réseau de solidarité sur des bases professionnelles. Donc, à partir de la quatrième génération, les conjoints étaient recherchés dans le milieu social proche (homogamie). Pour les Latscha, à l'image des notables de l'industrie alsacienne, le mariage « était l'élément décisif de la poursuite de l'édification de la dynastie et il resta longtemps soumis à un contrôle direct ou indirect des parents⁹¹ », la clé de l'avenir de l'entreprise.

Charles I Latscha s'associa donc ses trois fils dans une société en nom collectif et ses gendres intégrèrent l'usine l'un comme comptable et l'autre comme dessinateur. Cette politique matrimoniale permit également de s'associer avec un fondateur, dont l'entreprise avait besoin pour la fabrication des pièces détachées pour machines textiles. À l'image des grandes familles mulhousiennes, la société Latscha fonctionnait comme une famille élargie sous l'autorité d'un patriarche, Charles I Latscha, qui avait d'ailleurs été surnommé le « matador ».

Une famille de philanthropes

Très tôt les Latscha ont tenté d'améliorer le sort de leurs ouvriers et d'augmenter leur bien-être moral et matériel. À l'instar du patronat protestant de Soultz ou Guebwiller, les Latscha développèrent une politique d'assistance et de prévoyance.

90. STOSKOPF (Nicolas), *Les patrons...*, op. cit., p. 26.

91. HAU (Michel) et STOSKOPF (Nicolas), « Le temps des pionniers »..., art. cit., p. 36.

Le village de Jungholtz, qui comptait 450 habitants en 1851, vit doubler sa population en soixante ans pour atteindre 989 habitants en juillet 1914 à cause de l'afflux d'ouvriers venant de la vallée de Rimbach et des communes avoisinantes. Pour retenir cette population sur place et loger la main d'œuvre au plus près de son lieu de travail plutôt que de parcourir de longs trajets à pied, les Latscha entreprirent la construction de logements collectifs. Les Latscha entendaient ainsi stabiliser la main d'œuvre car, si les ouvriers paysans et les artisans abondaient, peu étaient enclins à abandonner leur relative indépendance pour la discipline de l'usine. Les patrons avaient beaucoup de mal à l'époque à maintenir un effectif stable de main d'œuvre à plein temps. Ils favorisèrent donc l'accès à la propriété, meilleur moyen de stabiliser le personnel. Il s'agissait donc de retenir la population sur place en consolidant le régime de l'ouvrier paysan. Chaque logement avait ainsi son jardinet pour y cultiver fruits et légumes et y élever quelques animaux de basse cour, qui leur permettait de pourvoir à une grande partie de leur alimentation. Pour mener à bien cette entreprise ou pour permettre à leurs ouvriers de construire des logements salubres et à bon marché ou leur maison individuelle, ils fondèrent une société de construction : « *die Baugesellschaft – les employés Latscha –* ». Les ouvriers aspiraient aussi à devenir propriétaire de leur maison qu'ils pouvaient hypothéquer en cas de coup dur.

Parallèlement à leur œuvre industrielle, ce sont les réalisations sociales qui retiennent l'attention par leur diversité. Ils créèrent ainsi en novembre 1884 une caisse de secours mutuel : la *Krankenkasse für die Fabrik der Firma Ch. Latscha*. En fait, ils introduisirent la législation sociale allemande qui rendait obligatoire, par la loi du 15 juin 1883, la création de caisses maladie où il était obligatoire de cotiser⁹². Il faut noter que l'introduction de la législation sociale allemande connut une vive opposition des industriels attachés au libéralisme intégral. Les industriels se considéraient comme les maîtres absolus dans leur entreprise aussi bien que dans leurs relations avec leurs ouvriers. Ils revendiquaient ainsi la liberté totale vis-à-vis du marché du travail, tant pour le salaire que pour l'embauche ou le renvoi, quitte à pratiquer des œuvres de charité

92. *Statut der Kranken-Kasse für die Fabrik Ch. Latscha in Jungholz*, Guebwiller, 1884, 18 p. Ces statuts rendaient l'adhésion obligatoire à tous les employés au jour de leur entrée dans l'entreprise. La cotisation s'élevait à 2 % du salaire. Elle était versée 8 jours après la paye. Les statuts prévoyaient en cas de maladie, au bout du troisième jour, une indemnité journalière de la moitié du salaire journalier jusqu'à concurrence de 4 Mk. L'arrêt maladie devait être constaté par le médecin de la caisse qui devait faire une attestation. En cas de décès, la veuve de l'employé ou ses héritiers obtenaient, dans les vingt-quatre heures, un vingtuple de son salaire journalier. En cas de chômage, l'employé gardait sa couverture maladie pendant trois semaines. Les patrons nommaient un caissier et le payait. Le comité de la caisse était composé de neuf adhérents. Un tiers était nommé par les patrons et deux tiers étaient élus lors de l'assemblée générale pour 6 ans.

Fig. 5 : La Fanfare à la fin du XIX^e siècle (col. P. Schwamm).

Fig. 6 : La villa Latscha, « *s'Schlessla* ». Face à la mairie et au centre du village, Henri I Latscha demanda à son neveu, François Xavier Kreyer, de lui ériger sa résidence, symbole de son éclatante réussite. Copie des grandes villas d'industriels de Guebwiller, elle comporte une véranda et des dépendances. Le parc a été planté d'espèces exotiques.

comme le faisaient les Latscha. À partir de 1883, l'ouvrier alsacien bénéficia d'un important système de protection sociale garanti par l'État et réglementé par la *Reichs Gewerbe-Ordnung*, assimilable à un code du travail d'Empire promulguée le 1^{er} juillet 1883 : assurance accident du travail (1884), droit de coalition (1889), tribunaux d'arbitrage pour les conflits du travail (1890) et assurance vieillesse (1891). L'introduction des lois sociales allemandes signifiait aussi que désormais le patronat alsacien était soumis aux inspections du travail. Or, il est assez curieux de constater que les usines Latscha ne furent jamais contrôlées entre 1890 et 1916 et qu'aucune infraction à la législation du travail ne fut signalée de 1904 à 1916⁹³. Lacune des sources ou signe que les règlements de travail étaient appliqués et que les conditions de travail étaient dignes ?

Les Latscha prirent également des mesures d'incitation à l'épargne. Le village se dota aussi d'une Caisse agricole de dépôts et de prêts, *die Darlehnskasserverein*. L'endettement restait un mal chronique qui pouvait mener une famille ouvrière de la pauvreté à la misère dès le moindre accroc. La pauvreté, l'incertitude du lendemain poussaient à consommer de suite.

Sous l'impulsion de la famille Latscha, un corps de pompiers volontaires fut créé en 1879 présidé à partir de 1903 par Henri II Latscha. Charles I Latscha, grand mélomane et amateur de musique, mit sur pied la Fanfare Latscha dès 1838. Cette valeureuse phalange de soixante musiciens fut dirigée et présidée par Paul I Latscha jusqu'en 1914. À l'époque tous les instrumentistes de talent de la proche région étaient recrutés et trouvaient automatiquement du travail à l'usine⁹⁴. En 1897, la chorale « Concordia » fut constituée et présidée par Charles IV Maurice Latscha. Enfin, les Latscha parrainèrent également la création d'une société de gymnastique « *der Turnverein Jungholz* » en 1903. Charles IV Maurice la présida et l'entreprise mis à la disposition des gymnastes un hangar en bois pour les entraînements.

La famille Latscha, comme les promoteurs de la grande industrie de l'Alsace a voulu « ébaucher des solutions aux problèmes posés par l'avènement de la civilisation industrielle⁹⁵ ». L'impact social produit par les Latscha est donc très perceptible à Jungholtz.

93. ADHR 8 AL 1/8283, (contrôle des usines par les autorités de police et par l'inspection des établissements industriels), et 8 AL 1/8284, (condamnations judiciaires pour contraventions à la législation du travail).

94. La « fanfare Latscha » était un ensemble prestigieux avant la Première Guerre mondiale. Elle se distingua particulièrement à de nombreux festivals et concours. Au Festival de musique de Belfort en 1876, aux concours de musique à Mulhouse en 1891 et 1907, au concours de musique de Bâle en 1905, au concours de musique de Strasbourg en 1910 et enfin au concours de musique à Luxeuil en 1912. De nombreuses tournées en Suisse consolidèrent encore la renommée de la société.

95. HAU (Michel) et STOSKOPF (Nicolas), « Mulhouse, terre ... », art. cit., p. 67.

En définitive, l'entreprise Latscha s'adapta sans trop de difficultés au marché allemand grâce à la spécialisation de sa production. Elle parvint, grâce à son avance technique, à affronter la concurrence allemande tout en profitant de l'expansion du nouveau marché qui s'ouvrait à elle. Les Latscha réussirent à relever avec succès plusieurs défis : digérer l'Annexion, développer deux, puis, à partir de 1897, trois usines, et assurer la pénétration du marché allemand. Pour cette famille d'origine modeste, l'Annexion fut donc une période d'apogée puisque l'entreprise en tira une nouvelle vitalité. Elle continua à s'illustrer au sein des institutions de Jungholtz mais également, désormais, elle accédait à des responsabilités politiques à l'échelle de l'arrondissement, « sanction normale de la réussite sociale et la marque de l'accès à la notabilité ». Entrepreneurs méritants, bien que d'origine modeste, ils réussirent à s'agréger aux familles industrielles suisses et protestante, en nouant des alliances matrimoniales. Enfin, symbole de la réussite de cette entreprise, ses membres, pourtant catholique, firent leur entrée à la Société Industrielle de Mulhouse rejoignant de grandes figures du patronat industriel protestant.

Une dynastie brisée par la guerre

La guerre 1914-1918 fut un désastre économique pour l'industrie textile alsacienne. En effet, elle subit les conséquences du blocus – qui désorganisa les marchés de produits manufacturés – et des opérations menées sur mer – qui entraînèrent des difficultés d'approvisionnement. La mobilisation massive des hommes, début août 1914 aggrava encore la désorganisation de l'industrie en provoquant la pénurie en moyens humains⁹⁶. Enfin, la prolongation du conflit imposa la mobilisation de l'économie au service de la guerre. Pour la première fois, l'État intervenait pour orienter les productions, reconverter les industries, répartir les matières premières, l'énergie et la main d'œuvre. Désormais, l'industrie textile du *Reichsland* était mobilisée dans le cadre de l'économie de guerre pour répondre aux besoins de l'armée.

Une entreprise sinistrée

Les établissements Latscha de Jungholtz furent bombardés dès mai 1915 et en décembre de la même année, ces bombardements devinrent si violents que les usines ont dû cesser leur activité. Toute la vallée du Rimbach fut évacuée le 16 janvier 1916 et l'entreprise Latscha, au prix de

96. ADHR 8 AL 1/8820, cité par WINNLEN (Jean-Charles), *Kullmann & Cie, des hommes, des usines, une empreinte sociale*, Mulhouse, JM Editions, 2008, p. 130. « Selon le rapport du 14 mai 1915, le coton employait 12 286 salariés et faisait vivre 29 438 personnes ; entre la mobilisation de début août et les départs du *Landsturm*, l'industrie du coton avait perdu 22 à 25 % de ses effectifs ».

dépenses élevées, put sauver une partie de son matériel et le transférer à Mulhouse où Paul I Latscha mit en route une installation intérimaire avec 120 ouvriers. Les frais de transfert d'une partie du matériel de Jungholtz à Mulhouse et la mise en route de la nouvelle installation coûtèrent 125 000 F. Cependant l'enlèvement du matériel des fabriques ne put s'effectuer qu'en février 1916 par l'intermédiaire des militaires allemands et seulement dans une faible proportion. Une autre partie, ainsi que des matières premières, des marchandises et des matières en cours de fabrication (cylindres cannelés, broches, compresseurs...), ont été sauvées en 1917 mais elles étaient déjà abîmées par les bombardements. Après l'évacuation de la commune, les troupes allemandes du *Bergegutaufnahmebogen* ont réquisitionné, du 28 février 1916 au 28 août 1918, matériaux et marchandises : 1 790 kg de cuivre, 4 661 kg de laiton, 40 kg de zinc, 122 kg de plomb, 80 kg de bronze, 12 kg d'antimoine, 132 kg de vitriol de cuivre, 13 kg de caoutchouc, 44,5 kg d'argentan, 560 kg de fuseau en fer, 62 kg de déchets de coton et 52 215 kg de fonte⁹⁷. En outre les Allemands enlevèrent également machines, outils, voitures et ustensiles agricoles. Le reste du matériel resté sur place a été détruit soit par les bombardements soit démolé par les militaires allemands et utilisé comme vieille ferraille (52 690 kg) et comme fonte (74 760 kg).

À Mulhouse, Paul I Latscha, qui était par ailleurs maire de la commune évacuée de Jungholtz, reprit l'activité avec un effectif réduit mais il se plaignit auprès du *Kreisdirektor* de Guebwiller du manque de qualification de ses ouvriers. En effet, en septembre 1917, il fit la demande pour remplacer certains de ces ouvriers par ses anciens employés de Jungholtz qui avaient été évacués en Allemagne. Il justifia sa demande par le fait que la plupart des ouvriers employés à Mulhouse, sauf exception, n'avaient aucune compétence dans cette branche de l'industrie et que par conséquent la précision du travail et la rapidité de livraison en pâtissaient. Enfin, il ajouta que cela permettrait à l'État de faire des économies puisqu'il n'aurait plus à payer d'allocation mensuelle aux réfugiés. Finalement, le Ministère de la guerre refusa cet échange de main-d'œuvre car les réfugiés étaient employés aux bâtiments militaires⁹⁸.

Le Premier conflit mondial a donc sérieusement ébranlé l'activité des usines Latscha de Jungholtz. En outre, le matériel, les matières premières et l'outillage avaient été réquisitionnés ou détruit et les bâtiments avaient été endommagés. Dès octobre 1917, Paul I Latscha fit une demande, par l'entremise du *Kreisdirektor* de Guebwiller, d'avances de fonds à valoir sur les dommages de guerre. La remise en route s'annonçait difficile.

97. ADHR, PURG 030848. Dommages de guerre de la SACM. Déclaration de dommages de guerre de la société Paul Latscha & Cie, concernant du matériel enlevé par les militaires allemands.

98. ADHR, 8 AL 1/8267. Repli d'usines outre-Rhin pendant la Première Guerre mondiale.

Fig. 7 : En-tête de courrier de l'entreprise Latscha & Cie en date du 2 septembre 1920 (source, ADHR PURG 030849).

Le démantèlement de «l'empire» Latscha et son rachat par la SACM

En 1919, il fallait remettre en marche les usines, les réorganiser et reconstituer progressivement le capital fixe (bâtiments, machines) et le capital circulant (matières premières). La petite entreprise familiale Latscha & Cie de Jungholtz fut cependant incapable de faire face à la conjoncture difficile héritée de la Première Guerre mondiale.

Pour la petite entreprise familiale Latscha & Cie, la Première Guerre mondiale fut le coup de grâce. L'usine était endommagée, les machines se trouvaient en mauvais état, les équipements étaient usés et vieilliss et, la paix retrouvée, elle se trouvait, de plus, confrontée au problème d'approvisionnements en matières premières et à la perte du marché allemand. À plusieurs reprises Paul I Latscha demanda une avance de fonds à valoir sur les dommages de guerre afin de réparer les usines au plus vite et être « à même d'occuper un grand nombre de chômeurs » car journallement un grand nombre d'anciens ouvriers venaient demander de l'occupation. Il justifia sa demande en expliquant, d'une part, que les bâtiments des deux usines étaient réparables – quoique fortement endommagés – et que les travaux de remise en état ne nécessitaient que quelques mois, de sorte que pour l'été 1919 le travail pourrait reprendre et l'entreprise pourrait embaucher « 300 ouvriers qui attendent avec impatience la réouverture de nos usines, qui depuis de longues années leur assuraient une vie prospère ». D'autre part, le gérant de l'entreprise

souhaitait réparer les usines dans les plus brefs délais car, en raison de l'interdiction de tout commerce avec l'ennemi, la situation avait empiré et par conséquent la société ne parvenait plus à payer les artisans et fournisseurs qui demandaient des prix très élevés et exigeaient les paiements au comptant, et parfois même dès la commande. Enfin, dernier argument avancé par Latscha, les commandes étaient assurées pour l'entreprise en raison de la reconstruction de l'industrie textile dans le nord de la France qui faisait appel « à la plus grande intensité productive imaginable ». Pour étayer sa demande d'avance, il exposa au Haut Commissaire d'Alsace et de Lorraine, la situation pécuniaire de la société : celle-ci avait dépensé 125 000 F pour le transfert d'une partie du matériel de Jungholtz à Mulhouse et la mise en route de l'installation intérimaire alors que les machines, outils et matières premières récupérés par les Allemands, pour un montant de 300 000 F, n'avaient pas été payés et que des marchandises commandées sur modèles spéciaux par les Allemands étaient stockées parce qu'elles étaient invendables en France. Paul I Latscha chiffrà les charges financières à 535 000 F. Les crédits étaient donc épuisés alors que les capitaux étaient nécessaires de toute urgence. C'est pour cette raison que dès le 30 octobre 1917 il fit une demande d'avance de fonds de 129 894 Mk au gouvernement allemand qui était sur le point d'aboutir mais qui échoua en raison de l'armistice. En décembre 1918, il s'adressa donc à l'adjoint à l'intendance de la Sous-préfecture de Guebwiller en insistant sur la nécessité urgente d'obtenir les premiers fonds d'environ 160 000 F afin de commander les matériaux indispensables à la réparation des usines et de procurer du travail aux ouvriers qui sont sur le point de rentrer et « refaire de cette façon la prospérité de notre contrée, qui a malheureusement trop souffert pendant les 4 dernières années⁹⁹ ». En janvier 1919, Paul I Latscha écrivit au Haut Commissaire d'Alsace et de Lorraine pour revendiquer une avance de 150 000 F, guidé « par le besoin impérieux de reprendre sa place au milieu des industriels de son pays et par le sentiment plus que compréhensible de procurer l'occasion du travail aux nombreux infortunés de sa région ». Il prévient le Haut commissaire qu'en cas de refus, il se verrait « dans l'obligation d'arrêter même sa modeste exploitation actuelle, de congédier les ouvriers et d'attendre que les indemnités à toucher lui permettent la reprise du travail. Les conséquences de cette mesure seraient tout aussi néfastes qu'elles sont inévitables¹⁰⁰ ». Finalement, les Latscha n'obtinrent aucune avance. L'entreprise n'était plus de taille à lutter face à cette conjoncture difficile. La famille dut se résigner à vendre ses deux

99. ADHR, PURG 030849. Dommages de guerre de la SACM. Lettre de Paul Latscha à l'adjoint à l'intendance de la Sous-préfecture de Guebwiller, le 27 décembre 1918.

100. ADHR, PURG 030849. Dommages de guerre de la SACM Lettre de Paul Latscha au Haut Commissaire d'Alsace et de Lorraine, le 29 janvier 1919.

entreprises¹⁰¹. Elle les céda à la SACM de Mulhouse, qui, bénéficiant de la reconstruction des régions sinistrées, connut une reprise vigoureuse de sa production dès 1919. Pour répondre à la demande, les administrateurs décidèrent une augmentation de capital avec l'arrivée de nouveaux actionnaires mais surtout l'augmentation des moyens de production. Ainsi, dès le 20 décembre 1918, la SACM racheta la fonderie Vogt à Masevaux pour 1 750 000 F qui comprenait aussi la fonderie de Soultz qui produisait 65 tonnes par mois et faisait travailler 80 ouvriers. La fonderie de Masevaux était un investissement intéressant à plus d'un titre : d'une part, elle devait produire des moulages destinés aux bâtis des machines de l'industrie textile et d'autre part elle se trouvait à proximité de Belfort où la SACM¹⁰² avait implantée une usine de locomotives en 1879. De même, le 7 mai 1920, la SACM fit l'acquisition des usines Latscha de Jungholtz afin de fabriquer des pièces de machines de tissage et de filature de coton, laine, soie naturelle et artificielle, chanvre, lin et ramie. La vente du fleuron de « l'empire » des Latscha – les deux usines de construction mécanique situées dans le village même – se fit pour 1 890 270 F dont 425 620 F pour les immeubles, 701 689,15 F pour le mobilier industriel et 44 656 F pour le terrain industriel. La transaction stipulait aussi que la SACM pourrait récupérer 2 025 000 F au titre des dommages de guerre devant être payés à la société Latscha & Cie¹⁰³. Une

101. La *Schliff*, comprenant l'atelier d'aiguillage de broches, un magasin, une maison d'habitation, un atelier de tournage, une tournerie à bois fut vendue dès avril 1906 par Henri III Latscha, au nom de la société en nom collectif « Latscha & Cie », à Fernand Stehelin représentant la société « Stehelin-Scheurer & Cie » de Cernay. La transaction se fit pour 80 000 Mk. Le nouveau propriétaire transforma alors la *Schliff* en tissage de coton. Cf. Notariat de Guebwiller, étude de M^e Heng. Acte n° 17334 du 21 avril 1906 aimablement communiqué par M^e Litzenburger, notaire à Guebwiller. Nous ignorons la raison pour laquelle les associés Latscha se défirent de la *Schliff*. On ne peut faire que des suppositions. La société avait-elle à cette époque là des problèmes de trésorerie ? Les Latscha n'ont-ils pas su ou pu tirer profit de leur potentiel technique pour répondre aux besoins de nouveaux marchés à forte croissance (matériel pour la sidérurgie, chaudières, turbines) et se reconvertir partiellement ? En effet, pour assurer la pérennité de l'entreprise, ils auraient pu tirer parti du capital d'expérience et de compétence accumulé dans la construction de matériel pour le textile et le réutiliser sur des marchés totalement différents, à forte perspective d'expansion. Il aurait fallu reconvertir le potentiel économique et technique constitué au moment de l'essor des commandes textiles. Comme l'a écrit Michel Hau, « le meilleur moyen d'assurer un fonctionnement régulier est la polyvalence du potentiel productif ». Cf. HAU (Michel), *L'industrialisation...*, *op. cit.*, p. 107.

102. AM de Mulhouse, fonds SACM (CERARE), 97 A 147 : délibérations des conseils d'administration de 1913 à 1918. CERARE, 93 B 558. Comptabilité. Grand livre n° 1 - usine de Jungholtz (1^{er} mai 1920 - 30 septembre 1923). Finalement, la SACM, qui succéda aux Latscha, obtint par décision de la commission d'évaluation des dommages de guerre de Colmar du 25 mai 1928 pour la réquisition de matériaux et de marchandises pendant la guerre 45 720,80 F cf. AM de Mulhouse, fonds SACM (CERARE), 93 B 192. Comptabilité. Grand livre n° 2 - usine de Jungholtz (1^{er} octobre 1923 - 30 septembre 1936).

103. AM de Mulhouse, fonds SACM (CERARE), 93 B 558. Comptabilité. Grand livre n° 1 - usine de Jungholtz (1^{er} mai 1920 - 30 septembre 1923) et AM de Mulhouse, fonds SACM

clause prévoyait que l'usine de Jungholtz serait dirigée par Paul I Latscha qui en fut nommé directeur et qui le resta jusqu'à sa mort en 1928. Les usines de Jungholtz devenaient ainsi des sous-traitants de spécialisation, fournissant les composants nécessaires aux machines textiles construites à la SACM de Mulhouse.

Désormais, les usines de Jungholtz, devenues arrière-cour de la SACM, allaient suivre les développements et les difficultés de la maison-mère jusqu'en 1978¹⁰⁴. Ainsi prenait fin une saga familiale exceptionnelle débutée en 1834 par François Antoine et Mathias Latscha, des chefs d'entreprise d'origine ouvrière.

Dans le sillage tracé par les grandes dynasties, les Latscha profitèrent des opportunités d'activité dans le contexte de l'industrialisation et saisirent leur chance. La révolution industrielle leur donna brusquement le moyen de construire, en dépit des aléas économiques du XIX^e siècle, un lignage, de transmettre de générations en générations une puissance économique et une position sociale. La dynastie Latscha est l'archétype de ces petits capitaines qui poursuivirent tous le même itinéraire qui les conduisit à la tête d'une entreprise. Cette remarquable réussite s'explique par un effort soutenu, un dynamisme de tous les instants, une gestion précise, de solides relations dans le milieu des négociants et de la chance aussi. Le point de départ est donc le même et on retrouve par la suite dans leurs comportements des similitudes : le niveau de formation, la politique matrimoniale, la philanthropie, la participation active à la vie civique sont quelques-unes des lignes de force qui les rattachent aux notables de l'industrie alsacienne au-delà des conditions de fortune et des clivages confessionnels ou culturels.

Cependant, « alors que la période prospère de croissance et d'industrialisation dans la paix jusqu'en 1870 a permis l'ascension et la consolidation¹⁰⁵ » de la dynastie Latscha, alors que l'Annexion, loin d'apparaître comme une rupture dans son ascension économique, correspond à sa période d'apogée, la Grande Guerre lui fut fatale et les héritiers ne parvinrent pas à préserver les acquis des générations précédentes. La Première Guerre mondiale a affaibli la vitalité de la dynastie Latscha et réduit sa puissance financière, l'empêchant de se pérenniser au-delà de la quatrième génération.

(CERARE), 97 A 437.

104. RISACHER (Bertrand), « Jungholtz, une filiale méconnue de la SACM de Mulhouse (1920-1978) », *Annuaire Historique de Mulhouse*, t. 22, 2011, p. 37 à 50.

105. HAU (Michel) et STOSKOPF (Nicolas), *Les dynasties...*, op. cit., p. 10.

La famille Latscha, qui ne s'illustra finalement dans les affaires que sur quatre générations, apparaît ainsi comme un cas d'école particulièrement intéressant de dynastie brisée par l'impact de la Première Guerre mondiale. L'extinction de cette dynastie de petits capitaines d'industrie, met en lumière cette rupture majeure et irréversible dans l'évolution de l'économie alsacienne après l'apogée de la Belle Epoque¹⁰⁶.

106. RISACHER (Bertrand) et STOSKOPF (Nicolas), « L'industrie alsacienne dans la Grande Guerre : un désastre économique ? », *Revue d'Alsace*, n° 139, 2013, p 77-104.

Annexe : Les alliances de la famille Latscha

Les descendants de Durs Latscha

Les descendants de Charles I Latscha

Les descendants de Charles III Latscha

Les descendants d'Henri I Latscha

Les descendants d'Edouard II Latscha

Résumé

Une dynastie de petits capitaines d'industrie face aux vicissitudes de l'histoire : les Latscha de Jungholtz (1834-1920)

L'Alsace est la région française qui a produit le plus grand nombre de dynasties industrielles. Les noms de Dollfus, Koechlin, Mieg, Schlumberger, de Dietrich, etc. sont restés célèbres. Ils sont ceux d'entreprises prestigieuses et de familles alsaciennes engagées dans la production manufacturière sur des durées séculaires... Cependant, parmi les nombreuses dynasties entrepreneuriales qu'a produit l'Alsace, certaines ont été créées par un patronat de « seconde zone » issu de la frange supérieure du monde ouvrier. Dans le vallon du Rimbach, à Jungholtz, la société Latscha & Cie, – spécialisée dans la fabrication de pièces détachées pour machines textile –, a été fondée par d'authentiques *self-made-men*. Dans le sillage tracé par les grandes dynasties, les Latscha profitèrent des opportunités d'activité dans le contexte de l'industrialisation et saisirent leur chance.

Cette étude permet d'avoir une meilleure connaissance des petits entrepreneurs qui par leur audace et leur initiative permirent l'entrée des vallées vosgiennes dans la révolution industrielle. Elle met ainsi en valeur la notion de « petits capitaines d'industrie » souvent catholiques, qui fondent et dirigent des PME modestes et surtout périphériques par rapport à la grande industrie mulhousienne : l'archétype en est la dynastie Latscha, véritable symbole de la réussite manufacturière.

Cependant, la Grande Guerre lui fut fatale et les héritiers ne parvinrent pas à préserver les acquis des générations précédentes. La famille Latscha, qui ne s'illustra finalement dans les affaires que sur quatre générations, apparaît ainsi comme un cas d'école particulièrement intéressant de dynastie brisée par l'impact de la Première Guerre mondiale. L'extinction de cette dynastie de petits capitaines d'industrie, met en lumière cette rupture majeure et irréversible dans l'évolution de l'économie alsacienne après l'apogée de la Belle Époque.

Zusammenfassung

Wahre Dynastien von Kapitänen kleiner Industriebetriebe kämpfen gegen die Wechselfälle der Geschichte. Die Latscha aus Jungholtz (1834–1920)

Keine zweite Region Frankreichs ist Stammland so vieler großer Industriekapitäne. Die ganze Welt kennt sie, die Dollfus, die Koechlin, die Miege, die Schlumberger, die de Dietrich etc....Alle waren oder sind Elsässer. Und es sind die Namen der weltbekannten Elsässer Familien, die über Jahrhunderte Herren großer Fabriken waren... So stolz das Elsaß auch auf diese Familien sein darf, so wenig sollte es vergessen, eine ganze Reihe von Firmen wurde von Angehörigen einer „zweiten gesellschaftlichen Schicht“ gegründet. Gemeint ist die Schicht der Arbeiter, die anspruchsvollere Arbeit geleistet hat. Ein gutes Beispiel ist die Firma Latscha & Cie. aus Jungholtz, einem kleinen Ort aus dem Tal des Rimbachs. Die Gründer der Firma waren im wahrsten Sinne des Wortes das, was wir heute self-made-men nennen. Sie haben verstanden, im Schatten der großen Industriebetriebe gibt es für Handwerker gute Gelegenheiten. Und diese nutzten sie mit der Fertigung von Ersatzteilen für Textilmaschinen.

Was die Inhaber dieser kleinen Betriebe auszeichnete, waren ihr Mut und ihr Unternehmungs-geist. Und damit erschlossen sie die abgelegenen kleinen Täler der Vogesen der industriellen Revolution. Zweck der vorliegenden Studie ist es, diese kleinen Unternehmer näher kennen zu lernen. Dabei will sie dem Begriff „Kleine Industriekapitäne“ die Bedeutung geben, die ihm zukommt. Es sind Handwerker, sie sind häufig katholisch, sie gründen und leiten relativ bescheidene PME (geläufiger französischer Begriff für petites et moyennes entreprises = kleine und mittlere Unternehmen), und sie existieren im Umkreis der Großindustrie aus Mulhouse: Urbild ist die Familie Latscha, sie ist geradezu das Symbol für den Erfolg, den sich Handwerker erarbeiten können.

Diese Familie ist aber auch ein Schulbeispiel für das jähe Ende eines solchen kleinen Familieunternehmens. Auslöser des fatalen Schlags war der Erste Weltkrieg. Die Folgen waren für die damalige Generation einfach zu schwer. Sie konnte sie nicht überwinden. Sie konnte nicht zusammenhalten, was vier Generationen vor ihnen erworben und aufgebaut hatten. Das Verschwinden dieses Geschlechts von kleinen Industriekapitänen wirft grelles Licht auf das Ausmaß der Folgen des Ersten Weltkrieges für die elsässische Wirtschaft. Der Absturz aus dem Zenit der Belle Epoque war endgültig. Die Epoque war zu Ende. Umkehren und Wiederholen waren unmöglich.

Summary

A dynasty of minor industrial leaders confronted with the vicissitudes of history: the Latscha de Jungholtz family (1834-1920)

Alsace is the French region with most industrial dynasties. Family dynasties such as Dollfus, Koechlin, Mieg, Schlumberger, de Dietrich etc are still famous today. Those Alsatian families with their prestigious firms were involved in manufacturing products over the centuries. However, some of the many industrial dynasties were initiated by «second-class» owners, originally members of the upper working class. In the Rimbach valley, in Jungholtz, the Latscha & Co firm manufacturing spare parts for textile producing machines was founded by authentic self-made men. Walking in the footsteps of great industrial dynasties the Latschas took successfully advantage of the era of industrialisation.

This contribution provides more insight into the role played by these «little» industrialists whose sense of bold initiative made it possible for the Vosges valleys to join the movement of industrial revolution. It also underlines the notion of «second-class» industrialists, often Roman catholics, who were the founders and leaders of small firms, generally located on the outskirts of industrial capitals like Mulhouse : the archetype is the Latscha dynasty, a true symbol of industrial success.

However, World War I had disastrous consequences : the heirs failed to preserve the properties acquired by their predecessors. Only four generations of the Latscha family did business, thus offering a particularly interesting case study of a dynasty affected by the consequences of World War I. The extinction of this dynasty of industrial leaders highlights the irreversible failure of Alsatian economy after its climax in the pre-war «good old days».